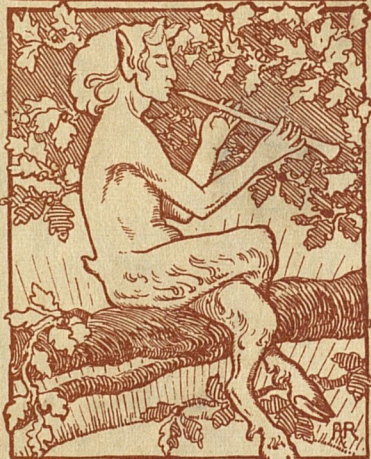


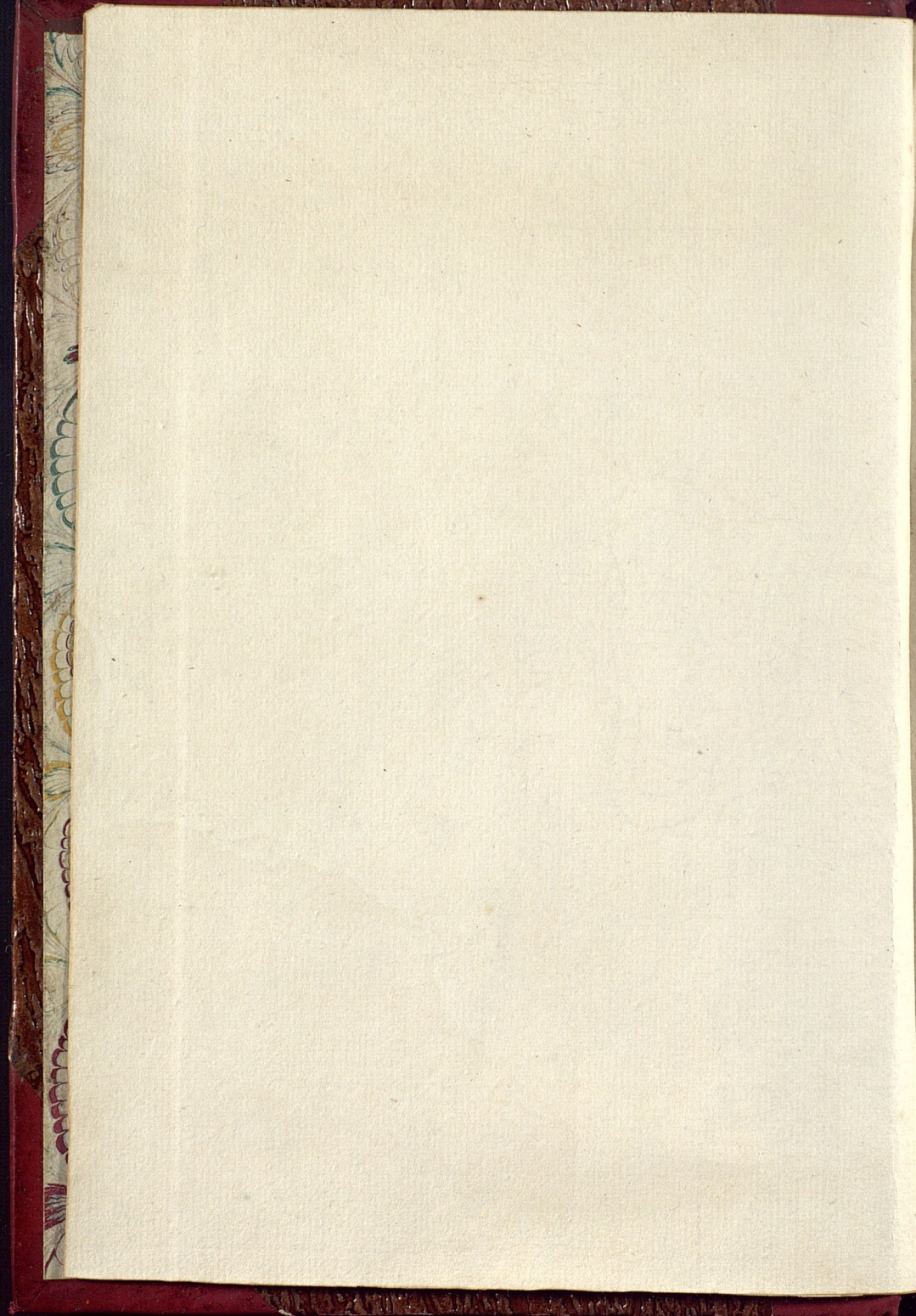
MONS

EX LIBRIS



WITHOUD
WECKHOUD
EIKHOUD
EËKHOUD

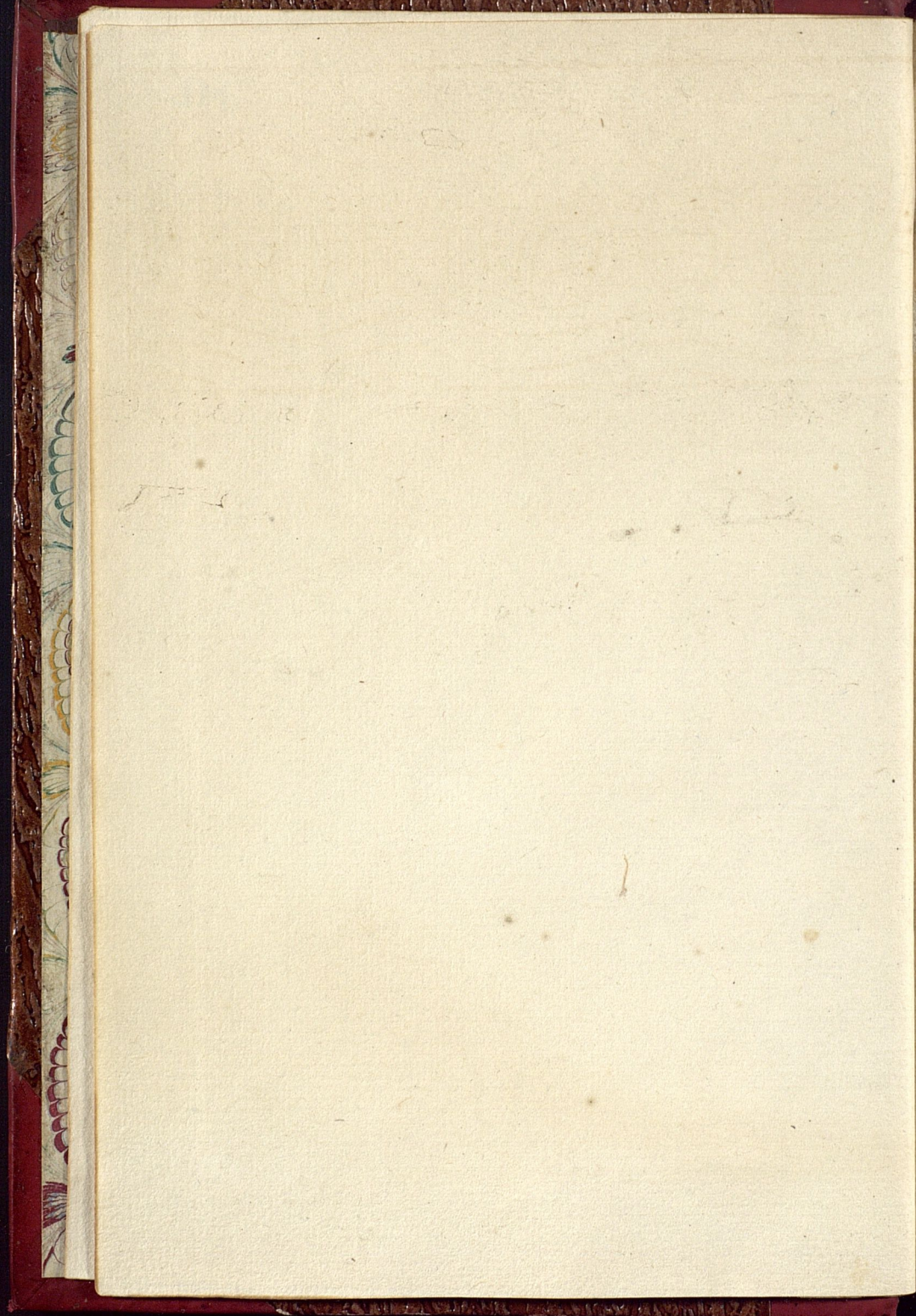




ML

A

1522





Charles van Lerberghe

Paul Lacomblez, éditeur, Bruxelles.

Faint, illegible handwriting in cursive script, possibly bleed-through from the reverse side of the page.

A George Ekhoud.

Au noble et puissant écrivain,
hommage d'admiration et de
sympathie

Wauwerberghz

[Faint, illegible handwriting, possibly bleed-through from the reverse side of the page.]



Entrevisions

Il a été tiré de ce volume :

*15 exemplaires sur papier du Japon, numérotés
1 à 15.*

*385 exemplaires sur papier à la main des Papeteries
du Marais, numérotés 16 à 400.*

*N^o 83.
P. 7.*

Charles van Lerberghe

Entrevisions

BRUXELLES
PAUL LACOMBLEZ

Editeur

31, RUE DES PAROISSIENS, 31

—
MDCCCXCVIII

—
Tous droits réservés

DU MÊME AUTEUR :

LES FLAIREURS, drame.



Que te dirai-je à Toi, qui viens de l'inconnu,
En ce pays de solitude,
Chercher, entre le soir des feuillages touffus,
La sereine demeure
Où se lèvent pour Toi, chantantes, à cette heure,
Tes souveraines sœurs?
Chère âme, qui viens du fond des ombres,
Comme une reine de Saba,
Dans la gloire d'une splendeur sombre,
Qui es là, et que je n'aperçois pas,
Et dont les mains frappent doucement.

Et dont les mains, avec des scintillements
De diamants,
Frappent doucement.

Je ne sais ce qu'il faut te dire ;
Laisse-moi t'accueillir
Presque en silence ;
Laisse-moi te sourire.
Et vois comme je m'efforce en ta présence,
De toute ma faiblesse et de mon humble amour,
A répondre à ce que tu désires.

Vois combien, pour atteindre à tes rêves,
Je me hausse et je m'élève,
Et tends toute mon âme
Pour approcher de Toi,
Pour que là où tu es je sois ;
Comme je tends mes mains tremblantes
Vers toi qui t'inclines et te penches vers moi.

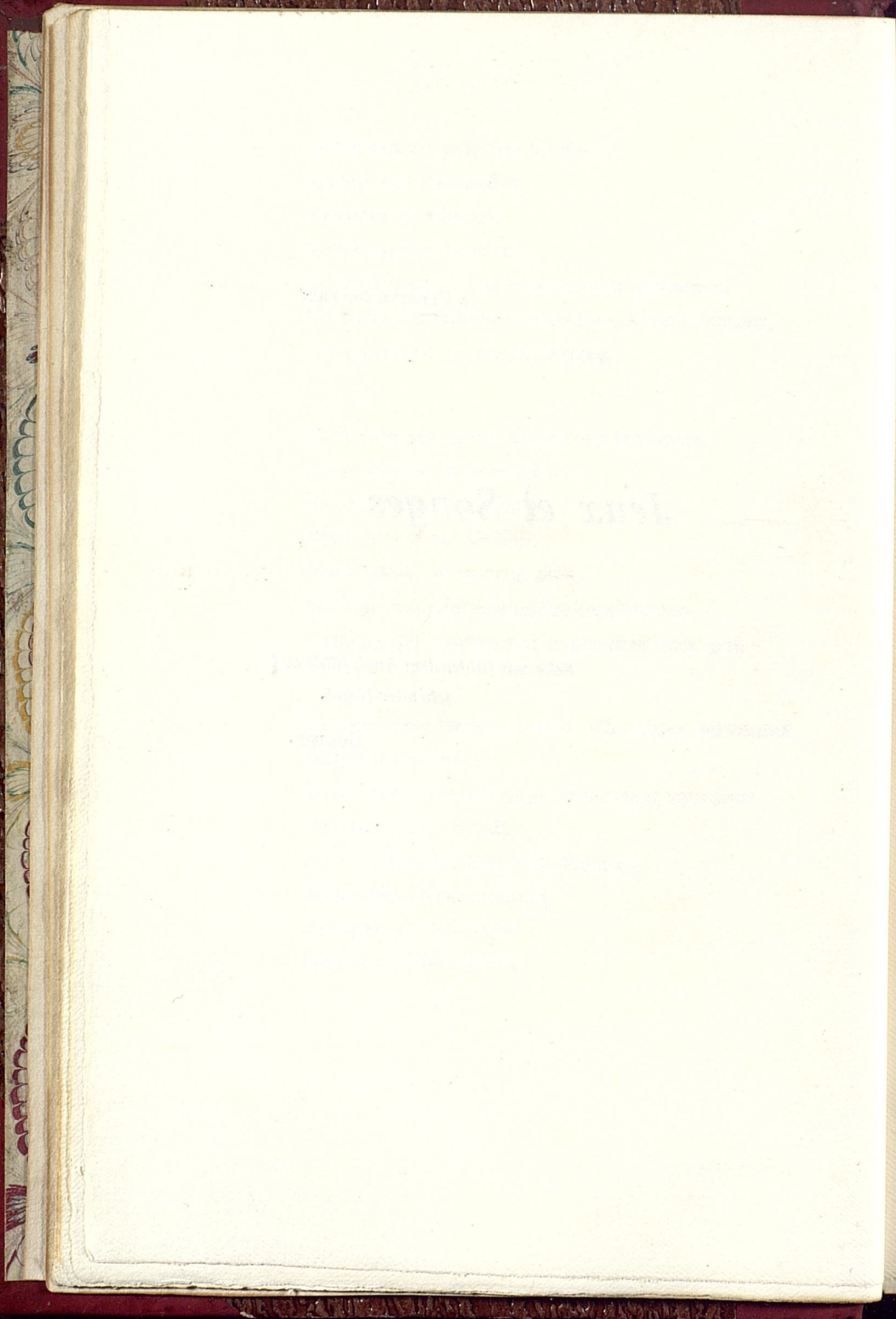
Et vous, mes sœurs, comme d'humbles servantes,
Surgissez et venez.
Et sur l'hôte inconnu, qui nous vient couronné
De roses dans la nuit,
De vos blanches mains de femmes,
Splendides, fiers et hauts,
En signe de nos âmes
Elevez vos flambeaux.

A FERNAND SEVERIN

Jeux et Songes

*Sehe mit fühlendem Aug', fühle mit
sehender Hand.*

GOETHE.



PSYCHÉ

*Ouvre tes yeux comme une flamme,
Mais sois silence, l'Amour dort.
Viens, lève-toi, Psyché, mon âme,
Et prends en main ta lampe d'or.*

*Regarde bien, l'Amour s'éveille.
Vois comme il s'est évanoui
En la lumière et la merveille
Que ton regard posa sur lui.*

*Et maintenant c'est le mystère,
L'abandon et la pauvreté;
Mais en tes larmes la lumière
Et le songe de sa beauté.*

*Demain, triste, mais frêle et blanche,
Belle d'avoir voulu mourir,
Tu sentiras ton front qui penche,
Sous des roses s'épanouir.*

*Aux splendeurs de l'aube future,
Demain tes lèvres apprendront
A n'être qu'un divin murmure
De mots de résurrection.*

L'ATTENTE

*Du monde invisible et d'aurore
Où me guidaient mes anges pieux,
Qui viendra me rouvrir les yeux ?
Voici le jour. Je rêve encore.*

*Le doux enchantement des airs
Qui passent sur les roseraies,
Dans mes prunelles azurées
Vient comme une aube au fond des mers.*

*Heures et choses incertaines ;
Au loin, dans des bosquets de fleurs,
Me chantent mes divines sœurs,
Et j'écoute leurs voix lointaines.*

*Je tremble et de joie et d'effroi.
Nue, en ma chevelure blonde,
J'attends que le soleil m'inonde,
Et qu'une ombre tombe de moi.*

MIRAGE

*Ce murmure n'est pas la voix des eaux,
Ni l'aile des vents en ces roseaux,
C'est une âme qu'un songe irise,
Dont les lèvres jouent avec quelques sons,
Comme des vagues, où de la brise
Scintille de lune et de chansons.
Nulle de ses pensées qui dépasse
Le bleu cercle que sur son front
Ces pâles aigues-marines tracent.
C'est une fée. Aux bords où s'éteint
La vaste rumeur des flots incertains,
Dans sa grotte de nacre incrustée,
Elle est assise, jusqu'au matin,
En une attitude enchantée.*

*Entre ses longs cils blonds qui tombent
Sur ses yeux, comme des rayons,
Elle regarde en son miroir
Se jouer les images du monde.
Des plus subtiles atteintes du bonheur,
De la grâce des eaux, d'un rayon, d'une fleur,
Elle se crée des voluptés profondes.
Sa joie est faite de simples choses,
D'un peu de sable, d'un coquillage rose,
D'une perle dans la paume de sa main;
Car nul ne sait, comme cette âme étrange,
Du seul reflet d'un sourire lointain,
Faire éclater, en un céleste songe,
Ce doux et pâle et splendide orient,
Où des reflets en des flammes se changent,
Où la lumière devient un chant.*

LA MESSAGÈRE

*Avril, et c'est le point du jour.
Tes blondes sœurs qui te ressemblent,
En ce moment, toutes ensemble
S'avancent vers toi, cher Amour.*

*Tu te tiens dans un clos ombreux
De myrte et d'aubépine blanche :
La porte s'ouvre entre les branches ;
Le chemin est mystérieux.*

*Elles, lentes, en longues robes,
Une à une, main dans la main,
Franchissent le seuil indistinct
Où de la nuit devient de l'aube.*

*Celle qui s'approche d'abord,
Regarde l'ombre, te découvre,
Crie, et la fleur de ses yeux s'ouvre
Splendide dans un rire d'or.*

*Et, jusqu'à la dernière sœur,
Toutes tremblent, tes lèvres touchent
Leurs lèvres, l'éclair de ta bouche
Eclate jusque dans leur cœur.*

NOCTURNE

*Des profondeurs de l'orient,
En ce crépuscule qui tombe,
Calme, et silencieusement,
Souriant en ses penses sombres,
Vient la divine Nuit d'été,
Pas à pas, avec les ombres
Qui s'allongent dans la clarté.
Elle pose ses pas où se posent
Les ombres souples, aux griffes closes,
Et les ombres, toutes ensemble,
Dans le parc où la lune tremble,
Suivent leur douce reine, en léchant
Le bord de sa robe de flamme.
Et les ombres rampent sous elle,
Comme des chimères, dont les ailes*

*S'ouvrent et se ferment et s'ouvrent,
En un jour livide et mourant.
Et la Nuit, comme avec des rênes,
De ses longs cheveux d'or qui traînent,
Guide ce ténébreux troupeau,
Là-bas, vers les sources marines
Où le sang d'une mort divine
A mêlé des roses dans l'eau.*

LES IDENTIQUES

*L'une vers l'autre s'est penchée.
Leurs chevelures se confondent;
L'une est d'or et l'autre est blonde.
Leurs deux têtes rapprochées
Songent ensemble le même songe.
Elles ont même âge et se ressemblent
Comme la fleur ressemble à la fleur.
Et l'une à l'autre parle à son cœur.*

*L'une dit : Le jour se lève.
L'autre répond : Tout est en rêve.
Suis-je réellement, dis-le moi?
Est-ce toi l'ombre, est-ce moi?
Quelle est celle de nous que voient
Les regards qui nous adorent?*

*Elles se taisent; que dire encore ?
Solitaires, dans la plénitude
De leur amour, elles sont venues
L'une vers l'autre,
Et toutes deux sont devenues
Une nouvelle solitude.*

MÉTAMORPHOSE

*L'oraison du soir s'achève,
Tout s'efface comme en un rêve,
Le monde s'endort dans un fluide d'or.*

*Les yeux baissés sur ses beaux songes,
Dans sa grotte avec ses anges,
La Vierge silencieuse est assise.
L'Enfant divin s'est endormi.*

*Dans le ciel des floraisons roses
Se suspendent, et sur la mer
Le repli de nacre des airs
S'ouvre et frôle les vagues blondes.*

*En ce moment, des forêts profondes
S'élèvent des brises et montent
Des haleines de fleurs ardentes.
Des feuilles bruissent, des oiseaux chantent ;
Toute la mer assombrie étincelle,
Et le soir s'emplit de senteurs
De myrrhe et d'ambre.*

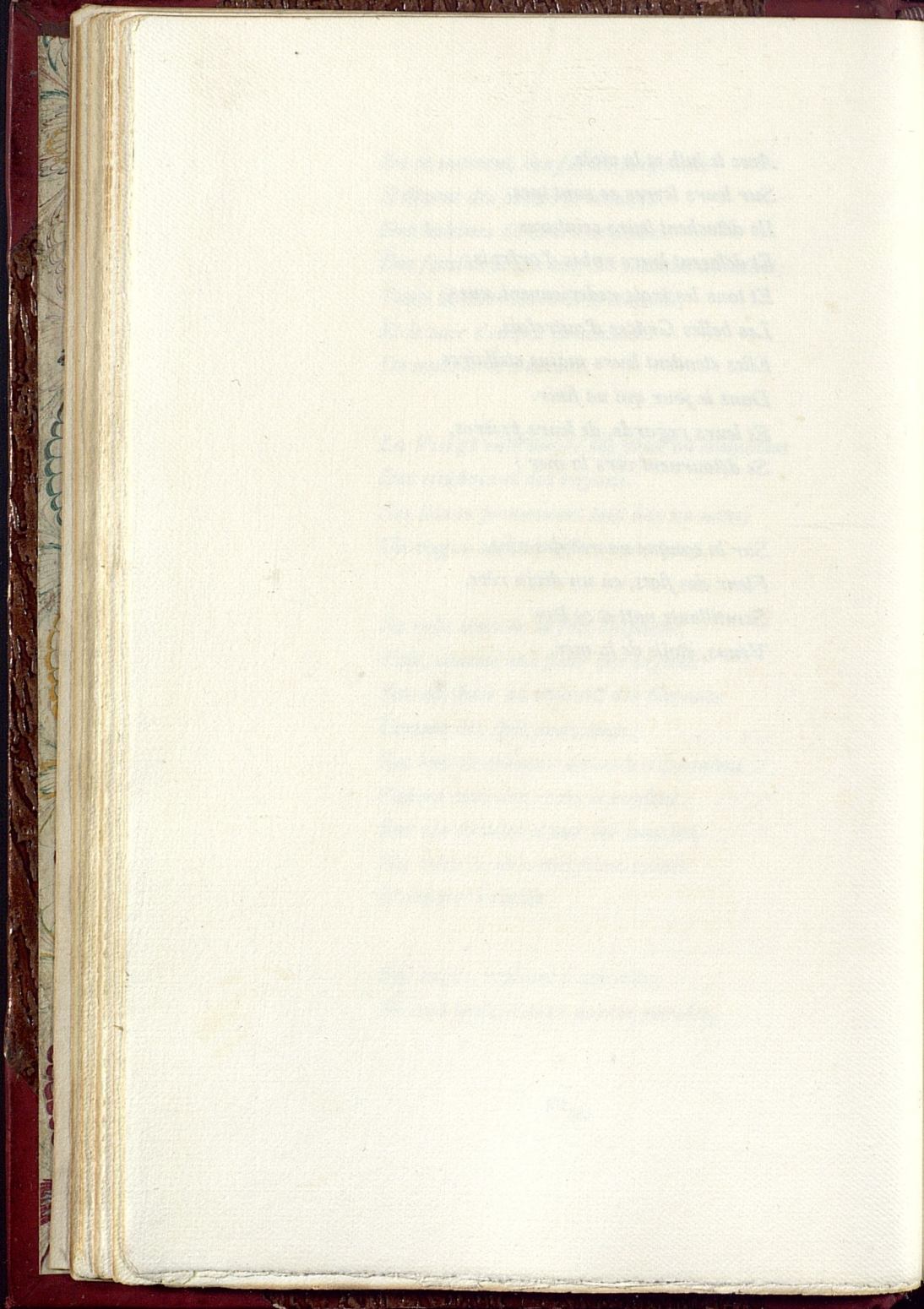
*La Vierge entr'ouvre ses yeux où tremblent
Des ténèbres et des rayons.
Ses lèvres prononcent tout bas un nom ;
Un vague sourire efface ses pleurs.*

*Sa robe blanche se fait diaphane,
Pâle, comme une fleur qui se fane
Sur sa chair où courent des flammes
Comme des épis ondoyants ;
Ses lourds cheveux dénoués s'écroulent
Fauves avec des roses et roulent
Sur ses épaules et sur ses hanches.
Ses seins se dressent frémissants.
L'Amour s'éveille.*

*Ses anges, repliant leurs ailes,
Se sont levés. Leurs douces paroles,*

*Avec le luth et la viole,
Sur leurs lèvres se sont tues.
Ils détachent leurs ceintures
Et délaçant leurs robes d'orfrois,
Et tous les trois redeviennent, nues,
Les belles Grâces d'autrefois.
Elles étendent leurs mains stellaires
Dans le jour qui va finir.
Et leurs regards, de leurs prières,
Se détournent vers la mer :*

*Sur la conque nacrée des airs,
Fleur des flots, en un divin rêve,
Scintillante naît et se lève
Vénus, étoile de la mer.*



L'AMOUR

*Deux enfants jouent avec l'Amour.
L'un est aveugle, l'autre sourd.
Celui qui le voit, en silence,
Epie à ses lèvres l'apparence
D'un nom voluptueux et doux.
Il regarde ces lèvres où
Ce nom divin tremble et s'éclaire,
Voilé d'un éternel mystère.
Elles s'allongent avec langueur.
Est-ce un souffle sur une fleur ?
Ou ne serait-ce, ainsi qu'il semble,
Que le son d'un baiser qui tremble,
Un son de soie et de velours?...*

Deux enfants jouent avec l'Amour.

*Celui qui l'écoute dans l'ombre,
Entend son nom magique et sombre;
Mais en cette âme d'obscurité,
La splendeur pâle et la beauté
De cet être inconnu qu'Il nomme,
N'est qu'un murmure doux et lointain,
Comme de roses et de satin...
C'est un bruit de mer qui déferle;
Un bruit d'eaux où tombe une perle.
C'est un son clair, puis un son sourd...*

Deux enfants jouent avec l'Amour.

DANS LA PÉNOMBRE

*A quoi, dans ce matin d'avril,
Si douce et d'ombre enveloppée,
La chère enfant au cœur subtil
Est-elle ainsi tout occupée?*

*La trace blonde de ses pas
Se perd parmi les grilles closes;
Je ne sais pas, je ne sais pas,
Ce sont d'impénétrables choses.*

*Pensivement, d'un geste lent,
En longue robe, en robe à queue,
Sur le soleil au rouet blanc
A filer de la laine bleue.*

*A sourire à son rêve encor,
Avec ses yeux de fiancée,
A tresser des feuillages d'or
Parmi les lys de sa pensée.*

INSCRIPTION SUR LE SABLE

*Toute, avec sa robe et ses fleurs,
Elle, ici, redevint poussière,
Et son âme emportée ailleurs
Renaquit en chant et lumière.*

*Mais un léger lien fragile
Dans la mort brisé doucement,
Encerclait ses tempes débiles
D'impérissables diamants.*

*En signe d'elle, à cette place,
Seules, parmi le sable blond,
Les pierres éternelles tracent
Encor l'image de son front.*

*Celui que les dieux ont conduit,
Qui sur sa route les a vues,
S'arrête et contemple ébloui
Cette splendeur qu'il croit perdue.*

*Perdue ! Et des rayons s'y posent !
O voyageur, tu ne sais pas
Le sens mystérieux des choses ;
Elle, seule, ne le fut pas.*

LA SPHÈRE

*Une tiédeur ombreuse et dormante,
Des haleines de fleurs mourantes,
Parmi de vagues clartés d'opale;
Des apparitions vaporeuses et pâles.
Pas un souffle, pas une voix,
Une chambre de belle-au-bois;
Enveloppées d'un trouble songe,
Des formes que l'air déforme et prolonge,
Comme une harpe qui résonna.
Et la fenêtre, avec les calmes images
D'un au delà pensif et doux,
Ainsi silencieusement ouverte
Sur les chaudes pelouses vertes
D'une après-midi d'août.*

*Là, dans les gerbes défaites
D'un or diadéme de feux,
Nue, et les mains distraites
— Des faucilles au milieu
De la moisson fauchée —
Elle est couchée,
Les seins puérils,
Et regarde entre ses cils.
Ses yeux, aux splendeurs solitaires,
Reflètent la terre;
Dans sa bouche humide trempe
Une fleur écarlate;
De petites ailes à ses tempes
Battent.*

*Il semble que le temps et la vie,
Avec leurs grandes ombres fraternelles,
Et leurs silencieux rayons,
Leur corbeille mystique emplie
De fruits, de fleurs et d'épis blonds,
Se sont posés sur la maison,
Et que cette heure est éternelle.*

*Il semble aussi que tout dénonce
Par ce cœur sourd et ces yeux las,*

*L'approche étrange ou la présence
De quelqu'un qu'on ne voit pas,
Qui s'est mêlé à ce silence,
Lèvres à lèvres, et pas à pas.*

*Là, c'est le songe où l'heure s'enchanté
Sous les paupières demi-closes ;
Là, comme en des miroirs lointains,
Se mémore la vie ardente
Dont c'est l'extase en les jardins.
Là, du lointain frisson des choses
Viennent, au calme d'une grève,
S'évanouir les ondes brèves.
Là, radieuse, sous l'arceau
Qu'enguirlandent des fleurs heureuses,
Passe une sphère d'azur et d'eau.*

*Ce qui vient et ce qui passe
Se mire en sa tremblante grâce,
La joie du dehors et la joie d'ici.
Une âme innocente vient ainsi,
Une fragilité de verre.
Et tout le ciel et toute la terre
Dans le rêve d'un jour d'été.
Un peu de divin, comme en un souffle,*

*En un regard mêlé de jour ;
Ce qu'en contient une parole,
Ce qu'il en faut pour dire amour ;
Un vague et léger symbole
De ma joie et de ta beauté ;
Un peu de mon âme et de ton âme,
Enfant divine, qui passas
Parmi ces ombres et ces flammes,
Vêtue des roses d'ici-bas.*

DANS LA NYMPHÉE

*Quoique tes yeux ne la voient pas,
Sache, en ton âme, qu'elle est là,
Comme autrefois divine et blanche.*

*Sur ce bord reposent ses mains.
Sa tête est entre ces jasmins ;
Là, ses pieds effleurent les branches.*

*Elle sommeille en ces rameaux.
Ses lèvres et ses yeux sont clos,
Et sa bouche à peine respire.*

*Parfois, la nuit, dans un éclair
Elle apparaît les yeux ouverts,
Et l'éclair dans ses yeux se mire.*

*Un bref éblouissement bleu
La découvre en ses longs cheveux;
Elle s'éveille, elle se lève.*

*Et tout un jardin ébloui
S'illumine au fond de la nuit,
Dans le rapide éclair d'un rêve.*

L'INSINUÉE

*Au fond d'un paradis séculaire et lointain,
Assoupi de silence et de langueur heureuse
Sa fuite bondissante et légère,
A travers des flores crépusculaires
M'avait amené ce matin,
Lorsque, rieuse,
— Le matin frissonnait dans les pâles feuillages —
Elle se retourna vers moi,
Et je vis son merveilleux visage
Pour la première fois.
C'était l'heure indécise où les songes se meurent.
Des âmes s'attristaient;
Mais j'ignorais ces choses.
Le paradis s'ouvrait en millions de roses,
Et la vie était là dans l'immortel été.*

*Ses lèvres murmuraient, très bas, comme on expire :
Viens donc, ô bien-aimé, puisqu'il faut que je meure.
Et ses yeux pâlis d'aube, apaisés et soumis,
Se fermaient à demi.
Tendant ses mains ouvertes,
Ainsi que des fleurs mortes,
Elle disait, en un triste et doux sourire :
Viens donc, ô bien-aimé, puisqu'il faut que tu meures,
Car on ne peut me toucher sans mourir.
Et je l'étreignis sur mon âme,
Et je la reposai sur mon cœur comme une flamme.*

*Sur mes yeux clos posant ses doigts,
Très doucement elle dit: vois!
Et j'entendis ses ailes bruire.*

C'était l'heure ineffable où les songes expirent.

*Et l'air fut plein d'une splendeur profonde
Baignée de rayons,
Et comme un jeu de feu,
Nue en ses longs cheveux,
Rose, bleue et blonde,
Elle fut et disparut
Dans le matin,*

*Comme un jet d'eau qui retombe soudain
Et devient le silence;
Evanouie en semblances légères
De poussières de fleurs, de lumières,
D'écumes dans le vent.
Elle était morte sur mes lèvres comme un chant.*

*O solitude calme, et vous jardins immenses,
Encore tout fleuris de sa brève présence;
Paradis enchanté d'un illusoire amour,
Dont j'ai touché le seuil et où je viens mourir,
Je n'effleurerais pas vos apparences frêles,
Car vous êtes sans doute aussi fragiles qu'elles;
Vous êtes fragiles comme des songes.
En vous mon âme est exaucée.
Je ne veux que vous voir et vous sourire ici
Du fond de ma pensée,
De peur que je ne vous perde aussi.
Elle est en vous, je suis en elle, et je repose
Parmi des ailes, parmi des roses.*

*Il est doux, et c'est chose heureuse,
De poursuivre dans le matin,
Le bonheur et la vie rieuse;
Car alors, pauvre cœur, tôt déçu,*

Toute ombre est légère, tout console :
Les chants, les rayons, les fleurs du chemin,
L'oiseau qui vole,
La rive et le nuage, et le ciel ingénu,
L'aurore,
Tout console de vivre encore.

EN PARTANCE

*Par la plaine verte, où s'étend
Le calme des forêts prochaines,
En de blanches robes qui traînent,
Des vierges très lasses et lentes,
Cheminent, à mi-voix chantant
Des mots de songe et de mystère.
Elles marchent dans la lumière
Fluide, d'or, et fraîchissante,
Qui tombe d'entre les nuées
En un muet ruissellement.*

*Et puis, d'un pas à l'autre pas
Que leurs robes, atténuées
D'un crépuscule de lilas,*

*Posent parmi des fleurs plus pâles,
Sans le savoir, d'une âme égale,
Toutes ainsi, célestes sœurs,
Elles pénètrent dans les ombres
Qui tombent jusques en leurs cœurs.*

*Mais la paix n'a point fui leurs âmes,
Ni les rires leurs lèvres sombres;
Sans doute, elles chantent toujours
De voix lointaine vers le jour.
Si les cieux ont perdu leurs flammes,
Leurs yeux ne se sont pas éteints;
Elles regardent devant elles :
Là-bas, sur les gazons lointains
Reposent des clartés nouvelles.
Elles marchent toutes tranquilles.
Si les ombres comme des ailes
Passent, Elles sont éternelles.*

RÉUERSION

*Un vol de cygnes a traversé la neige,
De cygnes ou d'anges;
Tout est sourd et de velours,
Tout est blanc.*

*Cours, avec tes cheveux blonds flottants,
Dénoués dans la neige,
Dans le doux son des cloches d'argent.*

*Il neige, le bon pasteur passe
Avec ses brebis dans ses bras.
Les brebis qui le suivent sont lasses,
Et le bon pasteur est las.
Le soir tombe, les brebis tremblent,
La bise rôde à pas de loup.*

*Les brebis s'étendent ensemble
Autour du pasteur à genoux.
Les cloches sonnent, tristes, monotones,
Des enfants chantent Noël.
De pâles vitres s'éclairent,
Comme des âmes en prière.
Un grand silence tombe du ciel.*

*Mais lourd des roses du printemps,
L'Amour vient comme un souffle ardent,
L'Amour sème des étincelles,
L'Amour passe comme des loups,
A travers la ronce et le houx,
Les myrtes et les immortelles.*

*Cours, avec tes cheveux blonds flottants,
Dénoués dans la neige,
Dans le doux son des cloches d'argent.
Cours, fille sombre au cœur sauvage,
Beauté terrible aux yeux jaloux.
A travers la ronce et le houx
De tes pieds sacrilèges
Foule la neige,
Pais les loups.*

BARQUE D'OR

*Dans une barque d'Orient
S'en revenaient trois jeunes filles;
Trois jeunes filles d'Orient
S'en revenaient en barque d'or.*

*Une qui était noire,
Et qui tenait le gouvernail,
Sur ses lèvres, aux roses essences,
Nous rapportait d'étranges histoires,
Dans le silence.*

*Une qui était brune,
Et qui tenait la voile en main,*

*Et dont les pieds étaient ailés,
Nous rapportait des gestes d'ange,
En son immobilité.*

*Mais une qui était blonde,
Qui dormait à l'avant,
Dont les cheveux tombaient dans l'onde,
Comme du soleil levant,
Nous rapportait, sous ses paupières,
La lumière.*

RAYONNEMENTS

*Toute la forêt enchantée
A replié ses ailes de feuillées.
Le solennel apaisement
De la nuit sereine et sacrée
Repose en elle, immobile, et dort.*

*Silencieusement, aux bords
Où ses derniers rameaux
S'étendent, dans les ombres,
Sur d'invisibles eaux,
Hôte mystérieux de la terre,
Un enfant vêtu de noir apparaît
Portant une fleur de lumière ;
Fleur délicate et subtile et fragrante,*

*Cueillie au gré des sentes de la vie,
D'une main qui tremblait,
Qu'il mêle longuement à ses lèvres ardentes,
Et jette, en s'inclinant, vers les eaux, dans la nuit.*

*Nulle voix ne répond à sa chute lointaine,
Nul souffle, nulle haleine,
Nul bruit ne s'élève jusqu'à lui ;
Et c'est toujours la même nuit,
Et l'éternel enveloppement des ombres
Sur la forêt et sur la face des eaux sombres.
Et pourtant il écoute :
Parfois,
De très douces et chantantes voix
En ces bois assoupis s'élèvent inconnues....*

*Hélas ! toutes les voix à présent se sont tues.
Mais, insoucieux, l'âme ingénue,
Libre et jeune dieu
Sur qui veillent les destinées,
Leur sourire dans ses pensées,
Sans plainte et sans regret,
Sachant que devant lui s'ouvrent le vaste monde
Et l'éternelle vie où d'autres fleurs abondent,
Il rentre, en se jouant, dans l'ombre des forêts.*

*Là-bas, aux profondeurs dormantes et lointaines,
Où descendra l'aube, demain,
Avec ses divines haleines,
Du haut du ciel tranquille et pur,
En mirages d'azur, d'oiseaux et de nuages ;
Là-bas, telle qu'un songe en un sommeil obscur
Une fleur de lumière est tombée,
A travers les airs dans les eaux,
Vêtue de ses parfums et de sa beauté nue.*

*Comme des lèvres, à sa venue,
De grandes ondes constellées
S'éveillent dans la nuit qui tremble et qui pâlit.
Elles s'ouvrent à son approche ;
Et, mystérieusement, autour d'elle,
Elles chuchotent dans la nuit,
De proche en proche,
Et se propagent et se prolongent,
Avec leurs lèvres et leurs ailes
Qui plongent et volent,
Et s'élargissent dans l'espace en auréoles,
En une rose au millier de corolles,
En une aurore immense.*

Enfant, aux cheveux blonds mêlés

*De myrte vert et de laurier,
Qui vas insoucieux par la terre, et qui chantes,
A cet humble songe envolé
De ta bouche charmante,
L'heure des grâces est là présente.
La vaste solitude et la nuit ont frémi.
Ta divine parole a troublé l'infini.
Toute l'aube est en fleur de ton souffle qui passe;
Des cygnes frémissants s'éveillent dans l'espace.*

LA SURVENUE

*En ces matinales nymphées
L'une est venue et l'autre aussi ;
Puis il en vint qui étaient fées,
Mais la plus belle est celle-ci :*

*Quoique ayant traversé le monde,
Quoique vieille de milliers d'ans,
C'est une fille aux boucles blondes,
Une enfant parmi les enfants.*

*Au pays où naît la lumière,
Ouvrant ses doux yeux éternels,
Par delà la mer solitaire
Elle est née, un jour solennel.*

*Au bord de sources enchantées,
Dans de grands jardins somnolents,
Des esclaves l'ont éventée
Avec de sourds éventails blancs.*

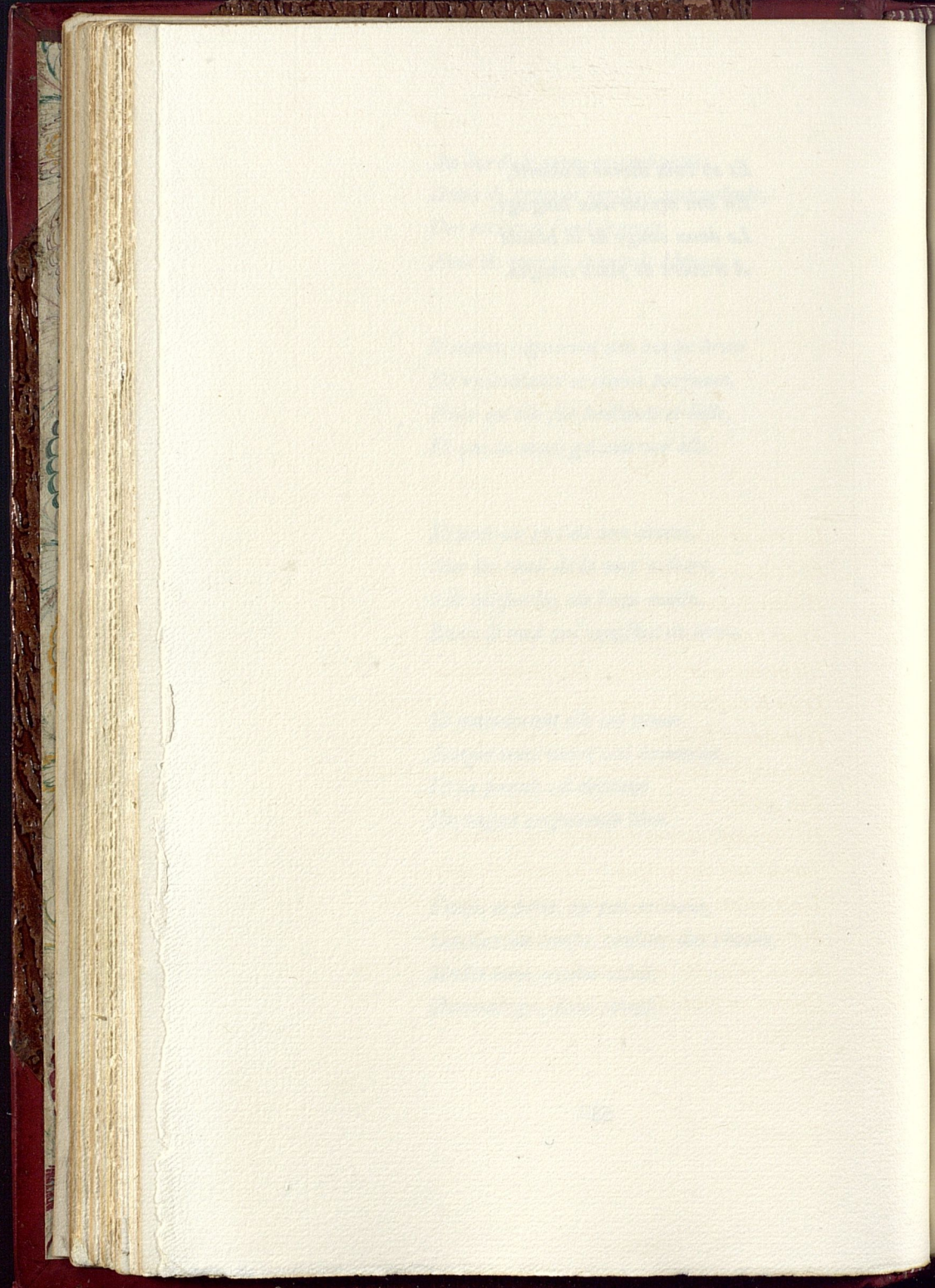
*D'autres oignirent son corps brun
De ruisselants et clairs parfums,
Pour qu'elle fût brillante et belle,
Et que la mort glissât sur elle.*

*Et puis au gré de son destin,
Sur les eaux de la mer solitaire,
Elle est partie, un beau matin,
Dans le vent qui soufflait de terre.*

*Et maintenant elle est venue
Jusque sous notre ciel brumeux,
Et sa pensée est devenue
Un vague crépuscule bleu.*

*Faible et pâlie, un peu morose,
Couleur du temps, couleur des choses,
Moitié lune, moitié soleil,
Demi-songe, demi-réveil.*

*Et sa voix divine a chanté,
En son mystérieux langage,
Le doux songe de la beauté
A travers de pâles images.*



SUR LE SEUIL

*Le rêve de son âme enfin se réalise,
Et c'est une adorable et soudaine surprise.
Il s'arrête ravi, tremblant, extasié :
Toute l'aube confuse est pleine de rosiers.
Un monde merveilleux et bleuissant émane
D'un brouillard de lumière et d'ombre diaphane ;
D'étranges floraisons pâles, des chants d'oiseaux,
Des nappes de parfums, des transparences d'eaux,
Des gerbes de rayons et des grappes touffues
De chrysoprases et d'améthystes fondues.
Jamais nul des vivants n'a touché ces confins ;
L'air même est vierge en cet éblouissant chemin.
Mais l'amour y sourit et le songe y respire.
Est-ce qu'en des senteurs de cinname et de myrrhe,
Quelqu'un vient dont l'approche illumine les airs ?*

*Il semble entendre un pas, pourtant tout est désert.
L'amour ne sait qu'il vit et sa beauté s'ignore,
Aucune âme en ses yeux ne se révèle encore,
Il n'est que la lumière et l'éternel printemps.
Il est seul, l'heure passe, il écoute, il entend
Le silence; il regarde une fleur qui s'éveille,
Une branche qui bouge, un rayon, une abeille,
Une ombre qui s'étend dans le jour rose et vert.
Il ne troublera pas ce fragile univers.
L'espérance s'arrête au bord de sa pensée,
Et la prière sur ses lèvres, exaucée.
Il pressentit le monde et connut l'avenir,
Dans sa première atteinte et son premier désir.
Il ferme ses beaux yeux à la splendeur des choses,
A l'aube, au bleu matin, à la lumière, aux roses,
Et son âme se mêle à leur divinité.
Il succombe, semblable au ramier enchanté,
Dont le cœur est trop lourd pour ses ailes légères,
Et que tout dans le ciel attire vers la terre :
L'ardente flèche d'or de l'invisible archer
L'a tué de son vol avant de le toucher.*

L'ASSISTANCE

*Avec sa beauté rose et sombre,
Sa bonté claire et son amour,
Dans sa petite chambre d'ombre
Elle repose, et c'est le jour.*

*La Beauté rêve dans ses ailes,
Et c'est comme une étrange sœur ;
Elle est faite de choses frêles,
Et dans sa main porte une fleur.*

*La Bonté, sa compagne, dort
Sur sa poitrine virginale ;
Dans sa main, sous ses boucles d'or,
Elle porte une perle pâle.*

*Mais son amour veille et sourit.
En l'ombre où sommeillait son âme,
Celui-ci vint et la surprit.
Et son amour porte une flamme.*

SORTILÈGE

*Nul de nous ne prend garde
A celles dont l'étrange chant,
Si simplement, on dirait par mégarde
Et comme en se jouant,
Tisse autour de nous, dans le crépuscule,
Comme un voile d'enchantement ;
Un voile de songes pâles et roses,
Qui semble du feu dans l'air dissous,
Qui s'étend et s'interpose
Peu à peu entre le monde et nous,
Un voile aux subtils entrelacs
De rosacées et de campanules,
Un voile dont nous ne sortirons pas.*

*Nul de nous ne prend garde
A celles qui, mystérieusement,
Un étrange sourire aux lèvres,
Alors que nos âmes s'attardent
A de vaines chansons d'enfants,
Tracent autour de nous, comme en rêve,
Et comme en se jouant,
Des cercles de petits pas enchantés,
Toujours plus étroits et plus rapprochés,
Qui nous ferment, peu à peu, à la ronde,
Tout le vaste horizon du monde,
Des cercles dont nous ne sortirons pas.*

LE MIROIR

*Je suis une image dans l'ombre,
Un lieu vaguement ébloui;
Au sein des profondes ténèbres
Une diffuse clarté qui luit.
C'est pourquoi mon âme est sombre,
Comme les fleuves de l'Erèbe
Et les sources de la nuit;
C'est pourquoi je réfléchis
Le ciel d'azur et la lumière,
Tout ce qui passe, tout ce qui change;
C'est pourquoi les douces fleurs de la terre,
Et le clair visage des anges,
Se mirent en moi.*

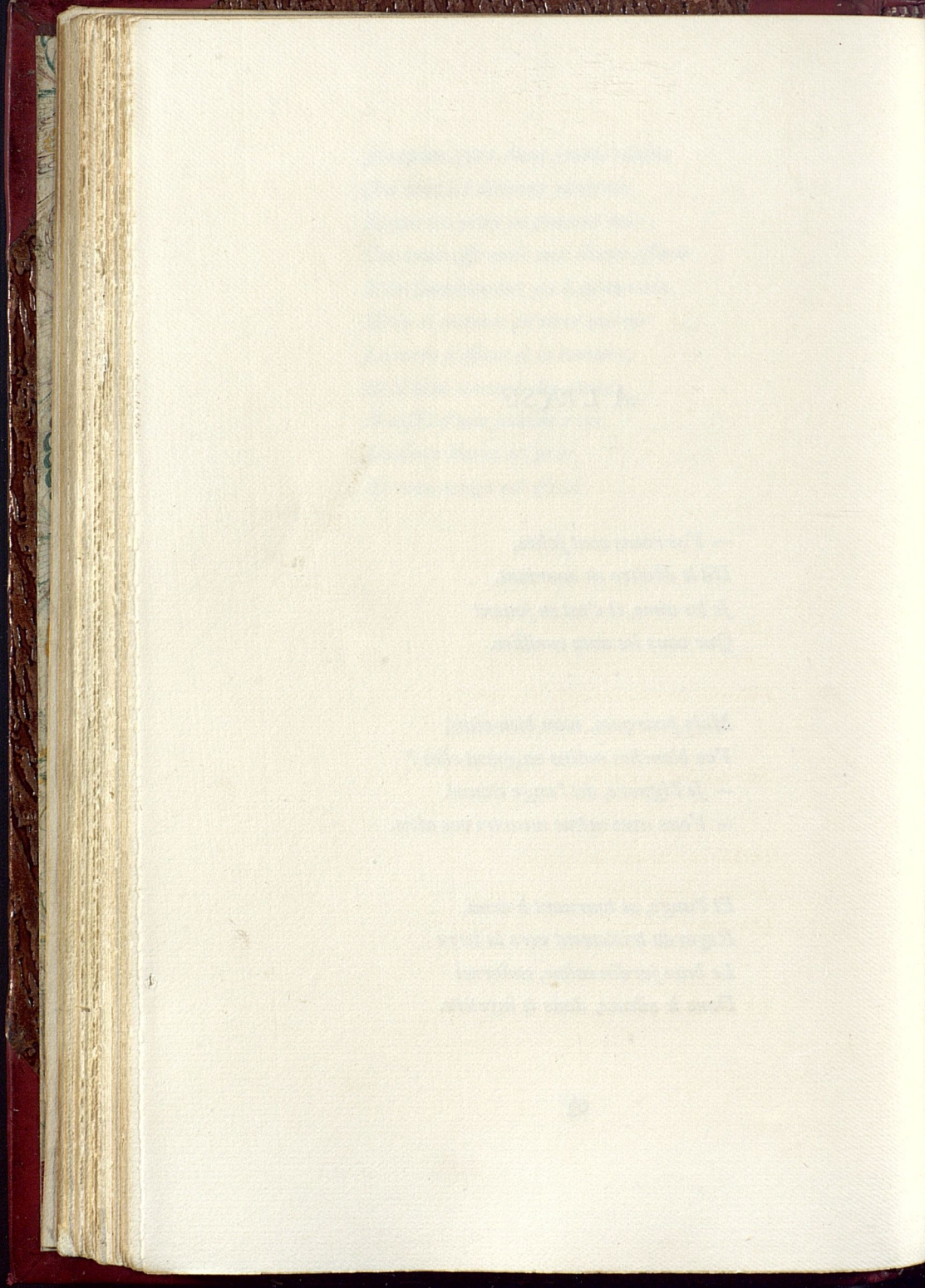
*Je repose entre deux petites mains
Qui sont ici dessous ouvertes,
Et que tes yeux ne peuvent voir ;
Car toute offrande aux dieux offerte
L'est humblement, ou l'est en vain.
Mais si tu veux qu'en ce miroir
La terre s'efface et la lumière,
Et le bleu mirage des choses,
Il suffit d'une haleine rose,
De deux lèvres ici près,
Et mon songe est effacé.*

A L'INSU

— Vos roses sont jolies,
Dit le Maître en souriant,
Je les aime, et c'est en jouant
Que vous les avez cueillies.

Mais pourquoi, mon bien-aimé,
Vos blanches mains saignent-elles ?
— Je l'ignore, dit l'ange étonné.
— Vous avez même meurtri vos ailes.

Et l'ange, se tournant à demi,
Regarda tristement vers la terre
Le beau jardin calme, endormi
Dans le silence, dans le mystère.



L'ÉTRANGER

*Que cherches-tu au loin de moi ?
Ah! ne suis-je pas tout pour toi ?
Pour toi mes lèvres sont décloes.*

Sur tes lèvres j'ai respiré des roses.

*Oublie et rêve sur mon sein,
En mes longs cheveux de satin
Que pour toi j'entr'ouvre et dénoue.*

En tes cheveux c'est le soleil qui joue.

*L'amour habite mon regard.
Ne me cherche pas autre part.
Vois, mes yeux c'est mon âme même.*

En tes beaux yeux c'est le ciel bleu que j'aime.

L'AUMONE

*Belle sirène,
Eh quoi! Des anneaux d'eau
A tes doigts de reine?
Qu'as-tu fait de ton anneau d'or?*

*Je l'ai jeté aux profondeurs,
Je l'ai jeté avec mon cœur,
A ma petite sœur la nixe...
Car j'habite les hauteurs.*

*Elle est belle, je suis bonne,
Et mon cœur est bien heureux.
La pauvre chose que je lui donne,
Sur sa tête aux cheveux bleus,
Lui est tout une couronne!*

Faint, illegible text at the top of the page, possibly bleed-through from the reverse side.

Faint, illegible section header or title in the center of the page.

Main body of faint, illegible text, appearing as several lines of bleed-through from the reverse side of the page.

A LA FONTAINE

*J'ai plongé ma petite coupe
Dans la fontaine qui rajeunit;
Ils ont fui tous mes soucis.
Et voilà leur folle troupe,
Leur troupe folle qui s'envole!*

*Toute peine est oubliée
Dans la fontaine qui rajeunit;
En ses eaux j'ai bu l'oubli,
Et mon âme en est enivrée.*

*La fontaine est délectable.
Qui boit de ses eaux lui devient semblable,
Et s'endort sur un lit de sable.*

THE FORTY-NINTH

THE FORTY-NINTH
THE FORTY-NINTH
THE FORTY-NINTH
THE FORTY-NINTH
THE FORTY-NINTH

THE FORTY-NINTH
THE FORTY-NINTH
THE FORTY-NINTH
THE FORTY-NINTH
THE FORTY-NINTH

THE FORTY-NINTH
THE FORTY-NINTH
THE FORTY-NINTH
THE FORTY-NINTH
THE FORTY-NINTH

LA JONCHÉE

*Ici repose sur la terre
Immortelle, en un lieu solitaire
Où ne pénètrent pas les souffles extérieurs,
L'adorable et subtile poussière
De ce qui fut jadis des fleurs.*

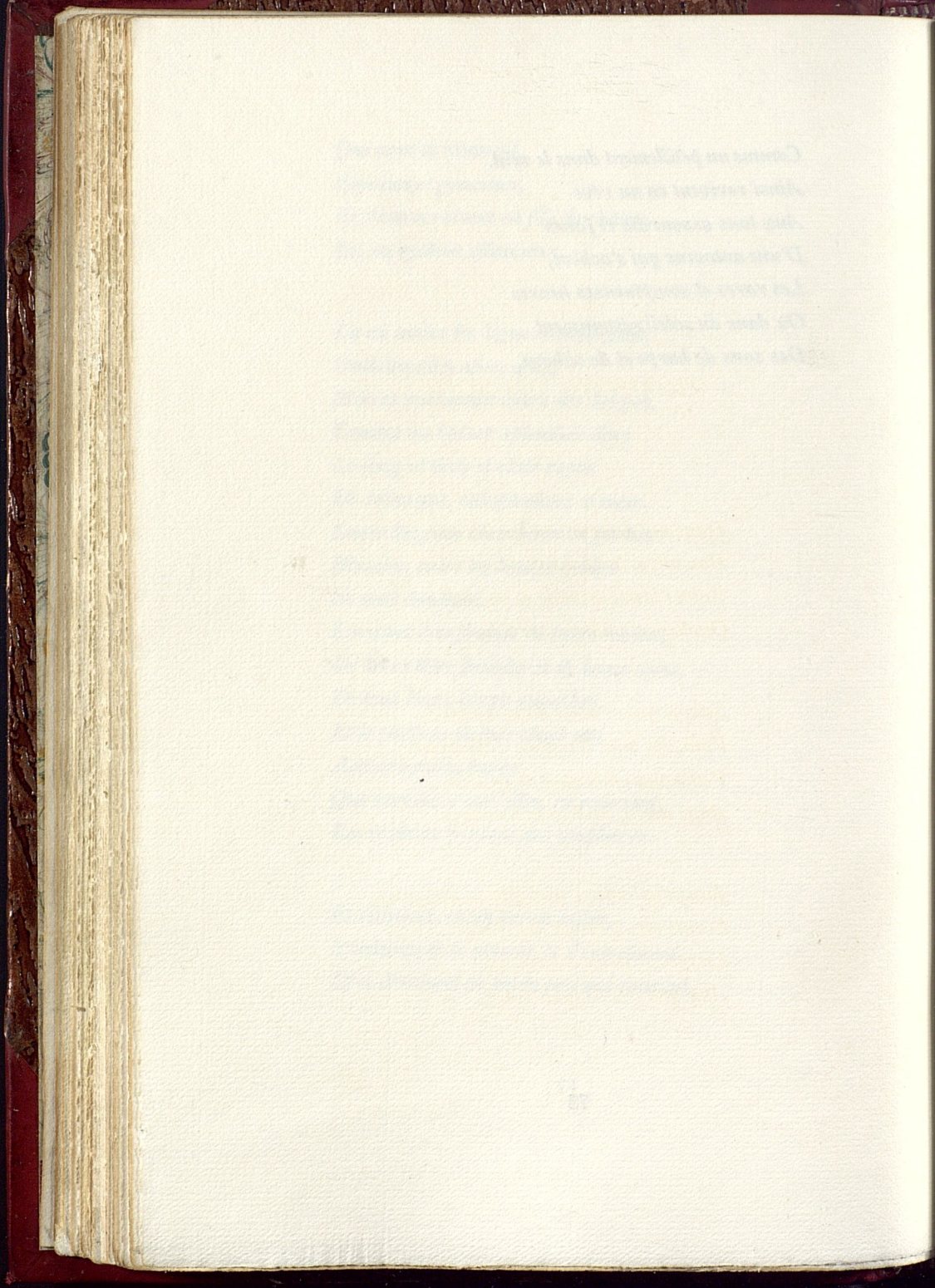
*En cette pourpre et lasse automne
De roses fanées et de lys mourants
Tombés de leurs couronnes,
Parmi les herbes et les fleurs des champs;
En ce velours profond et plus doux que des mousses,
Elles, en les foulant jadis, ont laissé
Des empreintes de pas nus et tissés
Comme de laines, des pointes de petits pieds*

*Qui vont et viennent,
Sinueux et gracieux,
Et s'entrecroisent en fils de chaîne,
En un rythme silencieux.*

*Là où toutes les lignes convergent,
Onduleuses traînes d'or,
Minces ruisseaux entre des berges,
Comme un baiser splendide dort
Le long et tiède et clair repos
De celles qui, voluptueuses et nues,
Leurs longues chevelures en gerbes
Blondes, entre les hautes herbes
Se sont étendues,
Laisant l'empreinte de leurs mains,
De leurs têtes lourdes et de leurs seins,
De tous leurs corps superbes,
Et le parfum de leur chair uni
Aux aromates rares
Que versaient sur elles, en souriant,
Les esclaves portant des amphores.*

*Et toujours, en un cercle infini,
S'enlacent et se nouent, et s'entrelacent
Et se dénouent de petits pas qui courent,*

*Comme un pétilllement dans le vent.
Ainsi revivent en un rêve
Aux tons assourdis et fanés
D'une automne qui s'achève,
Les rares et somptueuses heures
Où dans du soleil résonnaient
Des sons de harpe et de cithare.*



ORAIISON DU SOIR

*Dans ma demeure où me berçait,
Bon ange, la chanson des cloches,
Voici l'heure trouble et qui sait
Quelles invisibles approches?*

*Sais-je qui m'aime dans le noir ?
Vois, des ailes d'ombre s'allongent.
Veille aux embûches de ce soir,
Ange divin, veille à mes songes.*

*Joins mes mains, mes lèvres, mes yeux,
Ferme mes genoux et repose
En mes cheveux silencieux,
Afin que je sois toute close ;*

*Afin qu'en eux ne sourde rien,
Ne souffle en mes mains, ou n'aspire
A ma bouche sombre, et que bien
Seule je sois à me sourire.*

*Et sans frôler les noirs soucis
Montés de ma robe dernière,
Viens en mes rêves obscurcis,
Et signe les de ta lumière.*

LA FEINTE

*Que cherchent tes lèvres aux nuits
De mes seins, parmi les feuillages
Et les fleurs closes où je suis,
Enfant qu'altèrent mes mirages?*

*De quelle étrange profondeur,
Stérile et d'or, quand je sommeille,
Mon âme, inutile splendeur,
Au fond de tes lèvres s'éveille!*

*Scintillements du paradis,
La nébuleuse et trouble voie
Qu'ils te découvrent, attiédís,
En des flots d'ombres et de soies!*

*Entre mes voiles de matin,
Mes roses et mes mains défaites,
Au seuil de ce royal festin,
Avec tes prières muettes,*

*O toi qui viens à mon insu,
Seule me surprendre avant l'heure,
Enfant, dont je n'ai pas déçu
La soif d'une essence meilleure ;*

*Qui me cherches en ces apprêts
De fiancée, avant l'aurore,
Pâle de mes bonheurs secrets,
Belle de n'être pas encore ;*

*Qu'en elles ainsi, quelque jour,
Sous la forme de ces corolles
Virginales, d'un vain amour
Eclosent de blanches paroles ;*

*S'entrelaçant en un jardin
De fleurs sans parfum et sans sève,
Mais où sera l'ange soudain
Que tu demandes à mon rêve.*

ANNONCIATION

*Parmi ceux qui s'en vont songeurs vers le destin,
En cette nuit confuse, où vient un jour lointain
Dont les cimes d'azur héroïque se dorent
Déjà du chant sacré des trompettes sonores;
Parmi ceux qu'une voix, cette nuit, appela,
Chevauche obscurément celle qui n'est point là
Pour la bataille, mais pour la douce victoire.*

*Muette, impénétrable en son armure noire,
En son heaume abaissé sur ses yeux de lumière,
Elle est recueillement et silence : prière.
L'étendard, à la fois lumineux et obscur,
Qui tombe, en plis de soie aux chimères d'azur,
Sur elle et la recouvre, ainsi qu'un ciel d'étoiles,
Mêle ses longs éclairs à l'ombre de ses voiles.*

*Elle s'avance ainsi, grave, le front penché.
Et nul ne reconnaît celle qu'il va chercher.
Depuis combien de jours, de routes et de haltes,
Son attente sublime et sa foi les exalte!
On l'espère en silence; elle est au milieu d'eux.
Elle va doucement avec un bruit de feu;
Elle sourit. Dans l'air obscur qui la dérobe,
Sa bouche en murmurant fait palpiter de l'aube.
Tout l'avenir tressaille en son sein ténébreux,
Et sa voix en tremblant prononce son aveu.*

*La brise qui se lève entr'ouvre en plis de gloire
L'étendard chimérique; et le flot de la moire,
Diaphane splendeur, dans l'air sourd agité
D'une rumeur de mer matinale d'été,
Porte, souffles et chants, ondes, lumière et flamme,
Son clair tressaillement immense dans les âmes.
Sa face se découvre, elle lève les yeux.
Elle est l'aube, la joie, elle est fille des dieux,
La gloire! Et le cheval qui porte l'immortelle,
Fougueux et frémissant, ne sent plus que des ailes!*

LES IMAGES

*Un jour, les images parées
Du beau livre de l'enfant,
En sortirent comme des fées
D'un palais de diamant.*

*Une d'elles toucha l'épaule
De l'enfant presque assoupi.
C'était une image sans paroles,
Haute et blonde comme un épi.*

*Oh! nous sommes vraiment lassées,
Lui dit-elle tout à coup,
De porter ces lourdes pensées,
Comme un étouffement sur nous.*

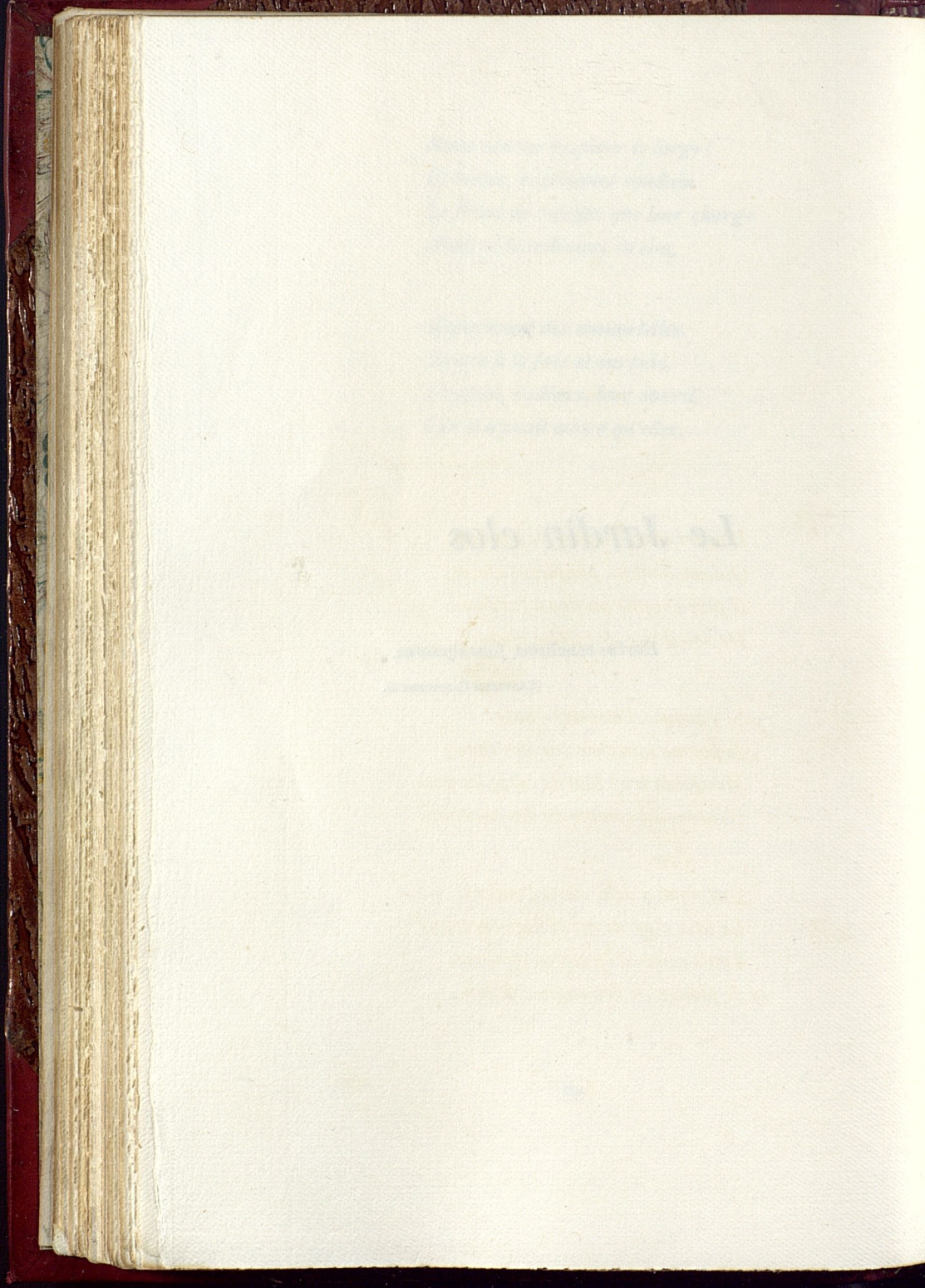
*Nous venons respirer le large!
Et toutes, redressant soudain
Le front de vierges que leur charge
Avait si lourdement étreint,*

*Apparurent des immortelles.
Joyeux à la fois et surpris,
L'enfant, radieux, leur sourit,
Car il n'avait adoré qu'elles.*

Le Jardin clos

Hortus conclusus, fons signatus.

(CANTICUM CANTICORUM).



* * *

Fulcite me floribus.

*Il m'est cher, Amour, le bandeau
Qui me tient les paupières closes;
Il pèse comme un doux fardeau
De soleil sur de faibles roses.*

*Si j'avance, l'étrange chose!
Je parais marcher sur des eaux;
Mes pieds trop lourds où je les pose,
S'enfoncent comme en des anneaux.*

*Qui donc a délié dans l'ombre
Le faix d'or de mes longs cheveux?
Toute ceinte d'étreintes sombres,
Je plonge en des vagues de feu.*

*Mes lèvres où mon âme chante,
Toute d'extase et de baiser
S'ouvrent comme une fleur ardente
Au-dessus d'un fleuve embrasé.*

* * *

Dormio et cor meum vigilat.

*Sur mes seins mes mains endormies,
Lasses des jeux et des fuseaux,
Mes blanches mains, mes mains amies,
Semblent dormir au fond des eaux.*

*Loin des peines tristes et vaines,
En ce trône de ma beauté,
Calmes, douces et frêles reines,
Mes mains songent de royauté.*

*Et, seule, dans mes tresses blondes
Et mes yeux clos, comme jadis
Je suis l'enfant qui tient des mondes,
Et la vierge qui tient des lys.*

* * *

Ne suscitatis quoadusque velit.

*Que lui chanterons-nous, tandis qu'elle s'éveille?
Voyez, les paupières baissées,
Comme elle songe en souriant.
Comment accorderons-nous nos voix à ses pensées?*

*De quel nom d'amour lui nommerons-nous
Ce qui l'entoure;
De quel nom d'amour saluerons-nous
Notre jeune sœur, en ce jour?*

*Nous ne dirons rien, mais autour d'elle rangées,
Comme les images de sa pensée,
Avec des lys entre nos doigts
Nous nous tiendrons immobiles.*

* * *

Quæsiivi illum et non inveni.

*Comme en son cœur elle repose endormie,
Silencieusement,
Le songe invisible et présent
De celui que l'Amour envoie,
S'approche d'elle et, de ses doigts,
Touche ses yeux où naît la vie.*

*Elle s'éveille en sursaut, éblouie.
Et de sa main blanche soulève
Sa chevelure fluide et claire,
Comme une fleur soulève l'air ;
Et dit : Ce n'est qu'un songe...
Mais que vois-je ? Qu'entends-je ?
Est-ce le vol d'un ange ?*

*Non, rien ne bouge.
Mais l'ombre de rose s'est faite rouge.
Une feuille est tombée dans le silence;
Toute l'aurore brille en mes yeux.*

*L'air que ma bouche aspire et respire
Deviens vivant et lumineux
En se mêlant à ma vie.*

*Le jour mystérieux, qui glisse sous ma porte,
Est plein de roses qu'on m'apporte
Et qu'on effeuille sur mon seuil...*

* * *

Caput meum plenum est rore.

*J'ai joué dans la neige en feu
Des étoiles du paradis.
J'en suis toute revêtue.
Il y en a dans mes pâles cheveux
Qui étincellent. Il y en a dans mes yeux.
Il y en a qui se sont fondues
Sur mes lèvres et sur mes seins.
Il y en a qui se sont éteintes
Dans la paume de mes mains.
J'en suis toute radiieuse,
J'en ai toute un goût de feu.*

* * *

Osculetur me osculo oris sui.

*Elle défit le nœud de sa ceinture, et nue,
Toute tremblante ouvrit ses bras à sa venue.*

*Ses mains touchaient les airs, le silence et la nuit.
Et le soleil parut dans ses yeux éblouis.*

*Et son divin baiser, frémissant et farouche,
Était comme une fleur qu'on cueille avec la bouche.*

* * *

Ne vagari incipiam.

*Pourquoi viens-tu du passé,
Avec des rêves lassés ?
Que m'importe ce que tu songeais,
Quand je n'existais pas encore ?*

Ne soulève pas la poussière des morts.

*Elles ne pèsent pas plus à mes pensées,
Mes jeunes années,
Que le doux fardeau de mes cheveux,
Et les fleurs que l'amour y a enrouées.*

* * *

Ut signaculum.

*Je me poserai sur ton cœur
Comme le printemps sur la mer,
Sur les plaines de la mer stérile
Où nulle fleur ne peut croître,
A ses souffles agiles,
Que des fleurs de lumière.*

*Je me poserai sur ton cœur
Comme l'oiseau sur la mer,
Dans le repos de ses ailes lasses,
Et que berce le rythme éternel
Des flots et de l'espace.*

* * *

Digiti mei pleni myrrha.

*Étends tes mains en mes frissons,
C'est ma robe de moire,
C'est ma robe de myrrhe,
De nard et de benjoin;
Tout mon corps en fut oint,
Mes hanches en fléchirent.*

*Ce qui m'enveloppe encor
Ce sont mes cheveux d'or;
C'est le soleil où je suis venue,
C'est le soleil où je fus nue.*

* * *

Si floruit vinea.

*Au temps des mûres, ils ont chanté
Mes lèvres qui cèdent,
Et mes longs cheveux tièdes
Comme une pluie d'été.*

*Au temps des vignes, ils ont chanté
Mes yeux entreclos qui rayonnent,
Mes yeux alanguis et voilés
Comme des ciels d'automne.*

*J'ai toutes les saveurs et toutes les lueurs.
Je suis souple comme une liane.
Mes seins ont la courbe gracieuse des flammes
Et des fleurs.*

* * *

Ego dilecto meo et dilectus meus mihi.

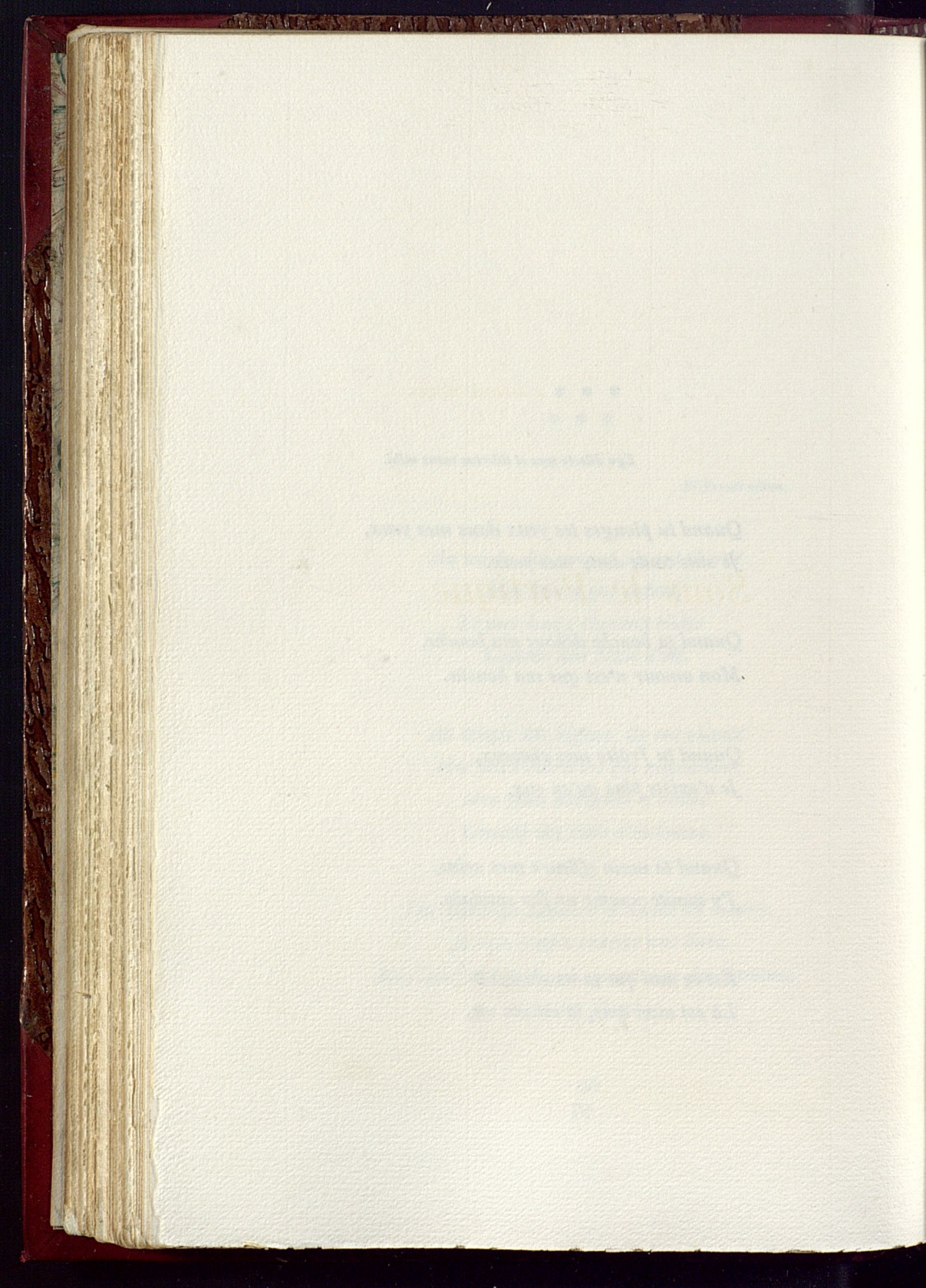
*Quand tu plonges tes yeux dans mes yeux,
Je suis toute dans mes yeux.*

*Quand ta bouche dénoue ma bouche,
Mon amour n'est que ma bouche.*

*Quand tu frôles mes cheveux,
Je n'existe plus qu'en eux.*

*Quand ta main effleure mes seins,
J'y monte comme un feu soudain.*

*Est-ce moi que tu as choisie ?
Là est mon âme, là est ma vie.*



A ALBERT MOCKEL.

Sous le Portique

Sous le Portique

LA CHANSON FUTURE

*Poursuis, Shéhérazade, ton beau conte :
Déjà les oiseaux chantent, voici le matin,
Voici le jour que nous appelions demain.*

*Des roses s'éveillent dans l'aurore.
Songe pour vivre un jour encore,
Moi je vis pour tes beaux songes.
Non, mon âme n'a point changé,
Non, ce n'est pas une nouvelle heure,
C'est la même qui se prolonge
Dans le même matin d'été.
Que m'importent les jours qui furent !
Ils sont comme s'ils n'avaient pas été.
Toutes choses sont futures,
Cette heure est toute l'éternité.*

*Vois, au bout des mêmes branches
S'ouvrent encore les mêmes fleurs,
Et c'est le même ciel qui se penche
Sur nos têtes et sur nos cœurs.
Parle, ô songeuse, les paroles
Sur tes lèvres suaves volent
Comme les ailes du Désir.
En elles c'est toujours l'avenir.
Chante, ta voix de légende est pleine
D'êtres radieux qui viennent
Du haut des cieux, et qui descendent,
Effleurent la terre, et puis remontent...*

Poursuis, Shéhérazade, ton beau conte.

L'OUBLI

*Comme une fleur, la main d'une fée
En ce matin pose sur ton front,
Ame simple et de tout étonnée,
Ce don de silence et de pardon.*

*Ce sceptre n'insiste, ni ne pèse :
Il est fait d'un léger diamant.
Le murmure des heures s'apaise,
Tout s'oublie en ton songe d'enfant.*

*Des roses meurent, d'autres renaissent,
Toujours les mêmes, au même été,
Qui semblent autres et sont sans cesse
D'une éternelle fragilité.*

*Sereine et bleue, et sans un nuage,
La vie ainsi, tout enchantement,
Est de jour en jour, et d'âge en âge,
Un perpétuel étonnement.*

*Elle s'éveille, regarde et cille.
L'aube naît, tout est frais et nouveau,
Tout est jeune, tout rit, chante et brille,
Comme une fille qui sort de l'eau.*

HEURES SEREINES

*Quelques heures que Dieu nous avait envoyées,
Humblement, comme avec des ailes repliées,
D'un pas grave et discret, et d'un cœur calme et doux,
En ces jours révolus ont passé près de nous.
C'étaient de simples sœurs. Elles allaient tranquilles,
Et si lentes qu'on eût pu les croire immobiles,
Si tout n'avait redit leur éternel départ.
Sur nous qui songions, leur tendre et clair regard
Silencieusement glissait comme les nues
Du ciel splendide dont elles étaient venues.
Leur trace azurait l'air, leurs robes de satin
Étaient comme le souffle agile du matin,
Qui passe sur des fleurs sans qu'une fleur s'incline :
Et nous sûmes ainsi qu'elles étaient divines.
En ces ombreux jardins d'un long et calme été,*

*Telles furent pour nous ces heures de beauté.
Jusques au soir, des yeux nous les avons suivies
Tout au lom de ce rêve unique et de la vie,
Là-bas, vers le passé, vers hier, vers demain,
Sous les arbres et jusqu'au détour du chemin....*

LE BONHEUR

*Voici le Bonheur : il vient sans bruit.
Il n'est jamais inattendu, lui.
Pour lui la table est toujours prête,
Et la lampe du soir et la coupe de fête.
Ah! que sont beaux les pas du Bonheur!
Il vient comme un dieu voyageur.
Enguirlandez la porte de roses,
Que parmi nous il se repose...
Il nous regarde, il a compris;
Il ne dit rien, il sourit.
Voici du pain, voici du vin,
Et voici des fruits du jardin.
Passant silencieux et doux,
Reste bien longtemps parmi nous,
Ne t'en va pas cette nuit,
Reste avec nous, cher hôte, oui.*

Faint, illegible text at the top of the page, possibly bleed-through from the reverse side.

THE HISTORY

Main body of faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.

L'INQUIÈTE

*Vers mon rêve tu m'as conduite,
Et me voici dans son chemin.
Je n'ai qu'à tendre un peu la main,
Mais mon âme tremble, et j'hésite.*

*Je marche sous des voiles bleus,
Sur ma tête des roses pendent ;
Je sais que des anges m'attendent,
Et n'ose pas lever les yeux.*

*Le baiser du soleil m'effleure,
Sous mes paupières je le vois.
La mer chante tout près de moi ;
Je ne sais pas pourquoi je pleure.*

*O Bonheur, qui viens m'accueillir,
Laisse-moi retourner dans l'ombre
De mes jardins tristes et sombres,
Où je naquis et veux mourir.*

*Là, dans le silence, persiste
Le rêve que je sus aimer.
Bonheur, laisse-moi ignorer
Que jusqu'à ce jour je fus triste.*

*Ecarte ta face et tes bras
De mon visage, et, je t'implore,
Fais que mon âme ignore encore
Que je ne te ressemble pas.*

EXAUCÈMENT

*Alors qu'en tes mains de lumière
Tu poses ton front défaillant,
Que mon amour en ta prière
Vienne comme un exaucement.*

*Alors que la parole expire
Sur ta lèvre qui tremble encor,
Et s'adoucit en un sourire
De roses en des rayons d'or ;*

*Alors que tes yeux s'illuminent
Et fixent en ton sombre sein
La visitation divine
Dont ils sont les miroirs lointains ;*

*Que ton âme calme et muette,
Fée endormie au jardin clos,
En sa douce volonté faite
Trouve la joie et le repos.*

INTERLUDE

*Songe encore, Ame seraine,
Dont les yeux sont de pâle azur,
Qu'il n'est ici nulle peine,
Que tout est amour.*

*Aux solitudes où nous sommes,
Rien ne doit nous troubler des hommes ;*

Laisse la paix descendre en eux.

*Dejà le soir tombe, oubliée.
Et viens en ces jardins heureux
Où le cœur des heures légères,
Parmi les songes et les sourires,
Enchante toute vie.*

*Autour du bassin rond,
Comme des roses autour d'un front,*

*Une ronde de filles blondes
Tourne et va, s'arrête un peu
Autour du bassin bleu,
Puis retourne, et l'une donne
A l'autre sa petite main;
Et toutes marchent en couronne,
Toutes chantent en chemin.
Elles chantent et se répondent,
Et leurs claires images blondes
Tournent et nagent
Dans l'onde,
Parmi les poissons d'or.*

RONDE

*Mets ta main ronde dans ma main,
Dans ma main ta main rose et ronde :*

Dansons la ronde.

*Ronde est ma bouche et rond mon sein,
Comme la coupe et le raisin.*

*J'ai couronné de roses rondes
Mes longs cheveux d'or souple et fin.*

Mets ta main rose dans ma main.

*La lune dans la nuit profonde,
Et le soleil dans le matin,*

*Mes bras nus et mes boucles blondes,
Mon baiser et mon cœur enfin,*

*Les plus belles choses du monde
Sont des choses rondes :*

Dansons la ronde.

INSOUCIANCE

*Que ce bonheur nous soit longtemps donné
De sourire à de simples choses,
Innocemment, en notre âme reclose,
Telle l'enfant qui traverse les blés.*

*La moisson bouge dans le vent,
Les grands blés d'or sont plus grands qu'elle;
Ils s'ouvrent et se ferment, la venelle
N'a plus de fin ni de commencement.*

*Mais, insoucieuse, elle va
Sans s'inquiéter davantage,
Sachant qu'au bout de son voyage
Le seuil, dans l'ombre, attend ses pas.*

*Sans doute le chemin est long,
Mais c'est la voie, et c'est la vie.
Et c'est pourquoi elle l'oublie
Et se souvient de sa chanson.*

LE ROSIER MYSTIQUE

*O beau rosier du Paradis,
Beau rosier aux milliers de roses,
Qui dans les parfums respandis,
Et dans la lumière reposes;*

*O beau rosier du jardin clos,
Beau rosier aux roses altières,
Qui sur l'herbe étends les réseaux
Que font tes ombres familières;*

*Autour de qui, toutes tremblantes,
De l'occident à l'orient,
Ces humbles et douces servantes
Glissent et tournent lentement,*

*Jusques à l'heure solennelle
Où la nuit, à pas clandestins,
Etendant ses voiles sur elles,
Les confond toutes dans son sein;*

*O rosier aux roses sans nombre,
Elles, tes enfants glorieux,
Et nous, qui te servons dans l'ombre,
Unis en toi nos cœurs entre eux.*

L'ÉLU

*Celui-là chemine
Dans un chemin d'illusions divines,
Si tout est illusion;
Celui-là rêve le plus beau des rêves,
Qui, crédule et confiant,
Donnant son âme toute à son ravissement,
Plus en vain que les choses vaines,
De l'ombre de ses pas
Effleure la terre incertaine,
Comme s'il n'existait pas.*

*Demande nous ce que tu veux,
Disent les dieux qui sourient.
Mais celui qui repose en eux*

*Ne demande rien à la vie.
Il s'étonne. Pourquoi ce désir ?
Est-ce qu'il sait ce qu'il espère ?
Le plus envié de leurs présents
Vaudrait-il son insouciance ?
Il ne s'inquiète de rien au monde,
Il est simple comme un enfant,
Il s'ignore et voici que soudain,
Sans qu'il y pense,
Il tient entre ses petites mains
La toute-puissance.*

INVOCATION

*Cher Esprit de bonté, cher Esprit de beauté
Dont le souffle, en silence,
Porte si doucement à fleur de l'existence,
La simple sagesse et la foi
Qui s'abandonne et se repose en toi;
Si mon âme n'a point offensé ta présence,
A quels yeux attristés ai-je donc pu faillir ?
N'étais-tu pas en tout ce qui respire,
En tout ce qui rêve sous les cieux ;
En toute innocence où se mire
Le doux visage radieux
D'un inconnu penché sur elle ?
N'est-ce pas toi, bel ange incertain,
Que j'appelais mon frère lointain,
Ma sœur divine aux blanches ailes ?*

*Au fond de tout être, de toutes choses,
N'étais-tu pas invisible et présent,
Comme le parfum au fond des roses,
Et le soleil dans le jour levant ?
En tout espoir, en toute crainte,
Oui, chère âme suave et sainte,
En toute volonté,
En tout ce qui existe sur terre, tu étais ;
Et veillent les destins, cléments à nos pensées,
Que c'ait été toi, et tes lèvres ! qu'un jour
Mes lèvres ont pressées
Dans l'ombre et dans l'amour,
Toi seule, et toi toujours.*

INEFFABILITÉ

*Ames et flammes, toutes ensemble,
Ailes et fleurs entrelacées,
Je cherche au fond de mes pensées
Des paroles qui vous ressemblent.*

*Mais vous êtes ineffables,
Et votre chant mystérieux
Ne s'exprime que par d'impalpables
Effleurements et des silences radieux.*

*C'est pourquoi celle, au cœur charmant, que touche,
Bien qu'elle ne l'entende pas,
Ce vain effort pénible et las,
Approche et tend sa petite bouche.*

Et le baiser épanoui
De cette simple et douce enfance
Suffit à combler de silence
Des lèvres avides d'infini.

SOUS LES ARCHES DE ROSES

*C'est le jardin et la demeure
Où joue un éternel sourire.
L'ombre bleue du cadran solaire
Et la fontaine y mesurent l'heure,
Et tout y semble en souvenir.
La Solitude avec le Songe,
Comme deux calmes sphinx s'allongent
Sur ce seuil qu'on ne peut franchir.*

*Au haut des escaliers d'or, la porte blanche ;
Le long des rampes, des liserons ;
De fines guirlandes et des arches
De roses au dessus des marches ;
Il ne monte que des rayons.*

*Et les rayons sont la traîne
De quelque invisible reine
Que suit son page le Silence.*

SOUS LES ARCHES DE ROSES

C'est à l'ombre de la demeure
Qu'un jour un rayon se leve
L'ombre d'un rayon se leve
Et la lumière y est si vive
Et tout y est si lumineux
La lumière est si lumineuse
L'ombre d'un rayon se leve
Et la lumière y est si vive

de tout les rayons qui se lèvent
de tout les rayons qui se lèvent
de tout les rayons qui se lèvent
de tout les rayons qui se lèvent
de tout les rayons qui se lèvent

TOMBÉE DU SOIR

*Le ciel dans l'ombre
De l'orient à l'occident,
A travers le silence,
De ses douces mains étend
Un voile de soie sombre
Et de pâles étoiles.*

*Le sommeil entre les rives
Du crépuscule et du matin,
Avec des lianes de rêves,
Lie le jour au lendemain.*

*L'heure qui passe
S'arrête, et lace*

*Sa sandale sur le seuil
De la terrasse,
Cependant que, dessus son épaule,
Elle regarde le soir tomber
Sur la rivière aux légers saules.*

L'ADIEU

*Le soir fraîchissait dans les roses.
Inquiets de troubler ce charme défaillant,
Des êtres inconnus, voluptueusement,
Atténuaient les choses
De voiles hyacinthes, semblables à des mers.
Tout s'effaçait en un calme silence,
Et devenait l'imperceptible hier.
Des choses qui mouraient paraissaient immortelles,
D'autres, languissamment, s'exhalaient dans le ciel,
Et pour qu'aucun regret n'en fût en nos pensées,
Tout en nous oubliant, semblaient comme oubliées.*

*Mais, à cette heure suprême,
Nos visages encor tournés vers le bonheur,*

*Attardés dans le soir, dans l'adieu, dans les pleurs,
Attardés en nous-mêmes;
Nous voulions, malgré que tout espoir fût vain,
Revivre ce beau jour, et seuls, le soir atteint,
Seuls, nous ne savions nous détacher des choses,
A l'heure où les parfums se détachaient des roses,
Et la lumière de notre seuil.*

LA MORT

*Oh! que sa main est petite et blanche!
On dirait une fleur qui penche...*

*Elle repose, elle dort,
Elle a touché la mort,*

*Elle est vide, et toute légère,
Elle a accompli son sort sur la terre.*

*Tu peux la prendre, ô Seigneur!
Elle a touché le bonheur...*

*La lune brille sur son visage,
Et ses yeux sont pleins de nuages.*

*Sa bouche pose, entr'ouverte et paisible,
Comme au bord d'une coupe invisible.*

*On a couché ses longs bandeaux
Comme des blés sous une faux.*

*Lentement, sans bruit, sans secousse,
La porte s'ouvre sur la nuit douce...*

ÉPITAPHE

*Sous ce marbre où croissent des lys
Avec des roses et du lierre,
Git une enfant morte jadis,
Qui n'était qu'amour et lumière.*

*Quand vint le soir, un ange mit
Sur son front le sceau d'allégresse,
Et la mort calme l'endormit
Dans son éternelle jeunesse.*

*C'est pourquoi n'ayez de remords,
Passez, passants, la vie est brève,
Et les pleurs sont tristes aux morts :
Qu'elle repose dans son rêve.*

Faint, illegible text at the top of the page, possibly bleed-through from the reverse side.

Second block of faint, illegible text.

Third block of faint, illegible text.

Fourth block of faint, illegible text.

Fifth block of faint, illegible text.

Sixth block of faint, illegible text.

IN MEMORIA

Pour le Tombeau d'Éphraïm Mikhaël.

*Ainsi que priaient les apôtres,
Unis en l'esprit, à genoux,
Nous voici les uns près des autres :
N'es-tu pas au milieu de nous ?*

*Oh ! silence... Une voix s'élève
Du fond de l'ombre de nos chants ;
Elle s'ouvre en nous comme un rêve,
Comme une flamme dans l'encens.*

*Elle est semblable à la lumière
Qui trône au blanc faite des monts,
Où se mêlent à nos prières
Toutes les roses des vallons.*

*Et nous sommes unis en elle,
Dont les ondes et les accords
Enveloppent nos voix mortelles
Dans son immortalité d'or.*

CHANSON FILIALE

*Je n'ai connu de Toi que de simples louanges,
Gardienne mêlée à mes jeux d'enfant
Comme les ailes d'un bon ange!
Ame adorée, en ce moment,
Ici, sur cette tombe
Où je me suis assis, tristement, sous ces pins,
Pour voir, au fond des horizons lointains,
Le beau soleil d'automne qui tombe,
Et pour songer à toi dans l'ombre d'un beau jour;
Te souviens-tu, là-haut, des paroles d'amour,
De sourire et de fête,
Que tu chantaïs en me tenant la tête
Dans la gloire de tes douces mains?
Ame adorable, écoute,
Ecoute la chanson que tu m'as chantée :*

*Je la sais encore toute;
Elle est joyeuse et toujours enchantée,
Et tendrement, comme sur mon berceau,
Berce, à son tour, ton éternel repos.*

CRÉPUSCULE DU MATIN

*La voix qui sous les feuilles profondes chantait là,
Cette nuit, qu'une inquiète et tendre âme exhala,
Voilant de son sourire sa frêle grâce atteinte,
S'en est allée avec cette âme qui s'est éteinte.
Son mystérieux frisson dans l'aurore a passé.
Elle parlait d'Enfance, d'Ailleurs et du Passé.
C'était une voix d'ombre : maintenant elle est morte,
Et voici que les brises amicales l'apportent
Jusqu'ici, dans ces jardins vaporeux et déserts,
Semblable au doux murmure des vagues de la mer.
Lorsqu'elle se meurt, au loin, sur le sable des plages..
Un souvenir de nuit divine qui se propage
Et qui traîne encore dans le crépuscule bleu...
Un écho des jours plus beaux et des temps plus
[heureux...*

*Pas même une chanson, mais une voix sans parole,
Qui ne parle de rien, ne sait rien, mais qui console...
Une ondulation des blés profonds et des eaux :
Le silence n'en est pas troublé, ni le repos ;
A peine la perçoit-on, tant elle est peu de chose ;
Elle ne pourrait pas faire trembler une rose,
Ni éveiller un oiseau. Pourtant, en cette voix
Vit tout un monde invisible, enchanté, d'autrefois ;
En ce souffle léger, où se mêlent des parfums,
Respirent et soupirent des cœurs longtemps défunts,
Et d'immortels visages, adorables et calmes,
Y sourient à travers des guirlandes et des palmes.
On entend bruire en elle, éclore, et puis mourir
Les ailes et les lèvres ardentes du Désir,
Et les douces paroles, heureuses et sacrées,
Qu'en ces ténébreux bosquets l'Amour a murmurées.
Sa résonnance d'or emplit encore les cieux :
Il faut prêter l'oreille à son chant mystérieux.
Le songe qui la pénètre laisse dans l'âme une ombre,
Et le bonheur, qui s'en éveille dans la pénombre,
Hésite et pâlit. Voyez : Déjà c'est l'avenir,
Les cimes éternelles commencent à bleuir,
Dans les airs doux et pâles les étoiles se fondent ;
Un jour nouveau se lève dans la splendeur du monde.
Celles qui sortent, en ce voluptueux matin
Qu'emplit encore l'étrange écho du soir lointain,*

*Joyeuses, mais tremblantes, craintives, elles toutes,
Sur la pointe des pieds, silencieuses, l'écoutent
Immobilés, et d'un doigt sur leurs lèvres posé
Retenant leurs doux souffles, ainsi que leurs baisers,
Elles l'écoutent mourir dans les fleurs matinales,
Dans l'éblouissement de leurs âmes virginales,
Mourir, la prestigieuse et souveraine voix
Qui chante dans l'aurore pour la dernière fois
Et meurt, souriante et lasse, à leurs songes pareille,
Parmi des fleurs qui s'ouvrent, qui tremblent, qui
[s'éveillent.*

Table des Matières

Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page. The text is arranged in approximately 15 horizontal lines across the page.

Table des Matières

Table des Matières

TABLE DES MATIÈRES

<i>Que te dirai-je à Toi</i>	5
--	---

JEUX ET SONGES

Psyché	9
L'Attente	11
Mirage	13
La Messagère	15
Nocturne	17
Les Identiques	19
Métamorphose	21
L'Amour	25
Dans la Pénombre	27
Inscription sur le Sable	29
La Sphère	31
Dans la Nymphée	35

L'insinuée	37
En partance	41
Réversion	43
Barque d'Or	45
Rayonnements	47
La Survenue	51
Sur le Seuil	55
L'Assistance	57
Sortilège	59
Le Miroir	61
A l'Insu	63
L'Étranger	65
L'Aumône	67
A la Fontaine	69
La Jonchée	71
Oraison du Soir	75
La Feinte	77
Annonciation	79
Les Images	81

LE JARDIN CLOS

Il m'est cher, Amour, le bandeau	85
Sur mes seins mes mains endormies	87
Que lui chanterons-nous	88
Comme en son cœur elle repose endormie	89
J'ai joué dans la neige en feu	91
Elle défit le nœud de sa ceinture	92
Pourquoi viens-tu du passé ?	93

Je me poserai sur ton cœur	94
Etends tes mains en mes frissons	95
Au temps des mûres, ils ont chanté	96
Quand tu plonges tes yeux dans mes yeux	97

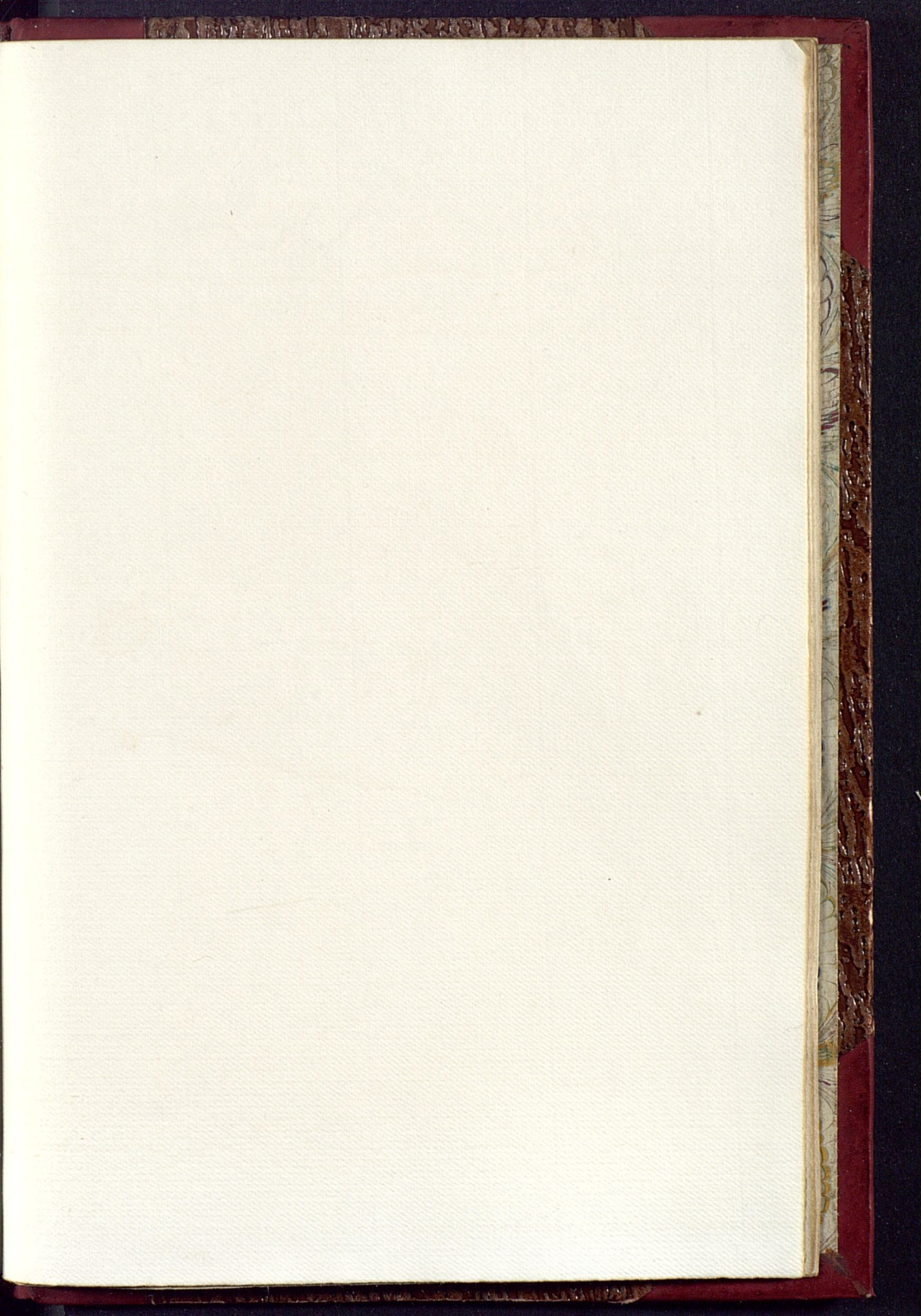
SOUS LE PORTIQUE

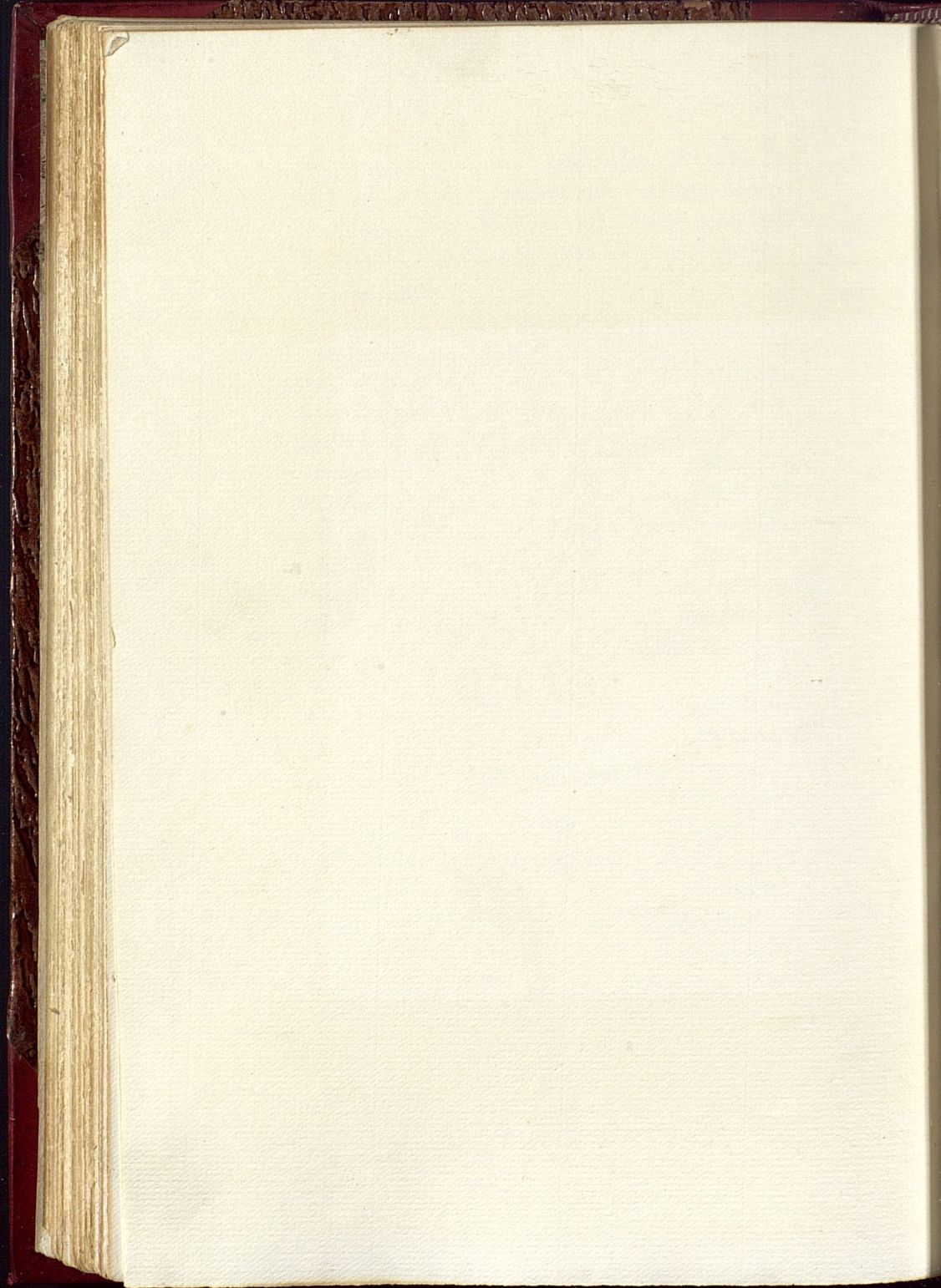
La Chanson future	101
L'Oubli.	103
Heures sereines	105
Le Bonheur	107
L'Inquiète	109
Exaucement.	111
Interlude	113
Ronde	115
Insouciance	117
Le Rosier mystique	119
L'Élu	121
Invocation	123
Ineffabilité	125
Sous les arches de roses	127
Tombée du Soir	129
L'Adieu.	131
La Mort	133
Epitaphe	135
In Memoriam	137
Chanson filiale	139
Crépuscule du Matin	141

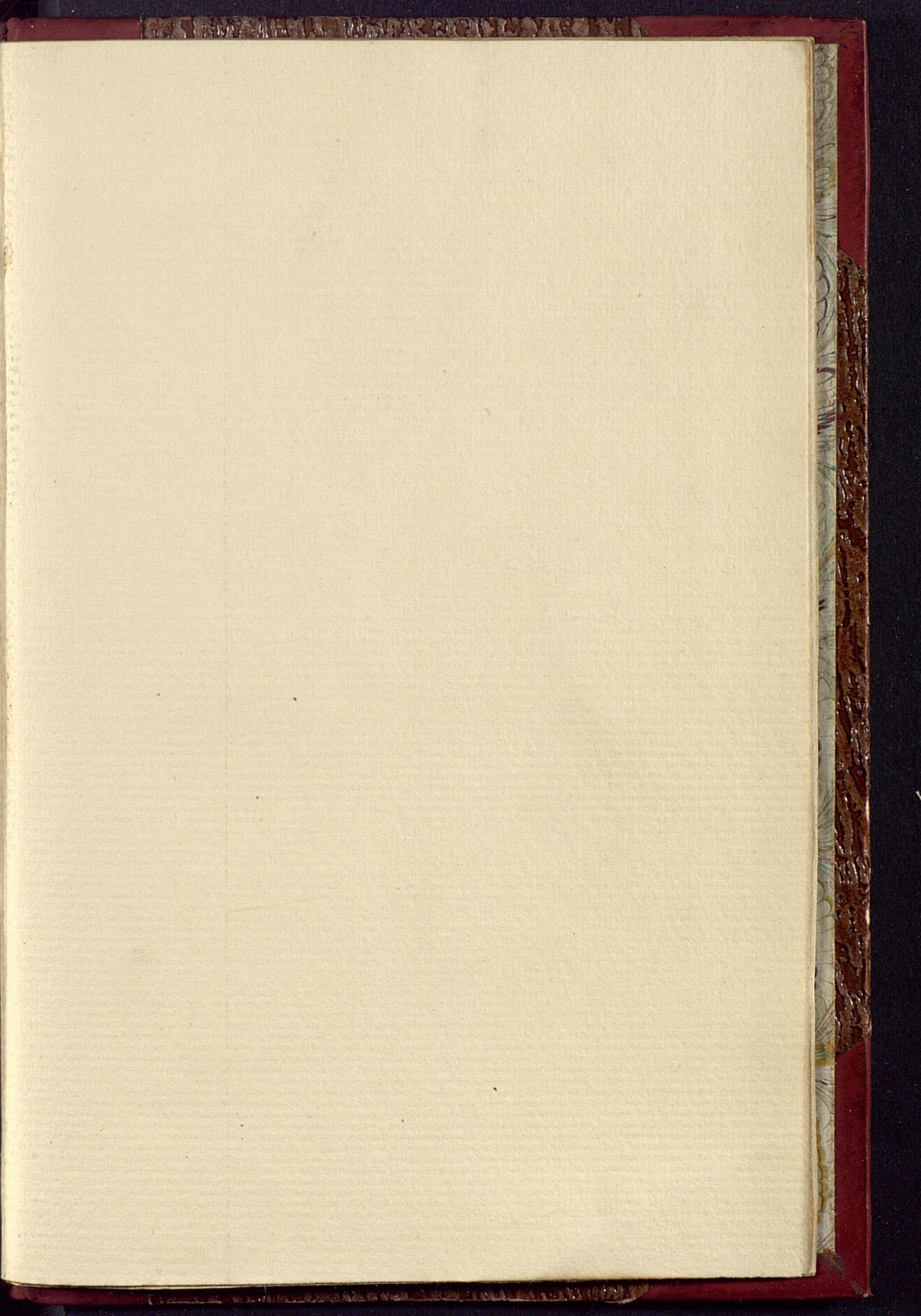
of the power of the law
to make us think on our conduct
to make us think on our duty
to make us think on our duty

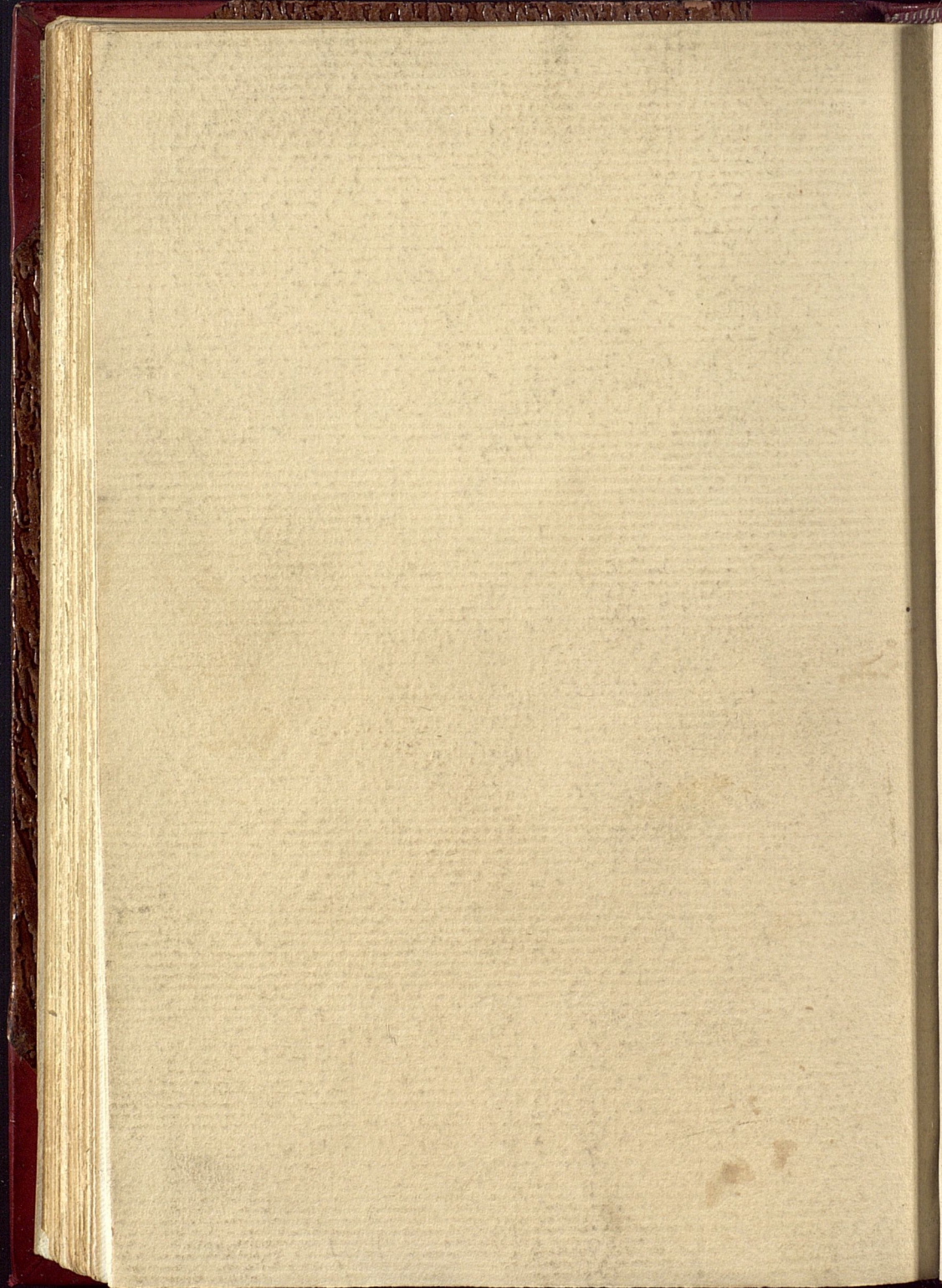
INDEX OF THE WORKS

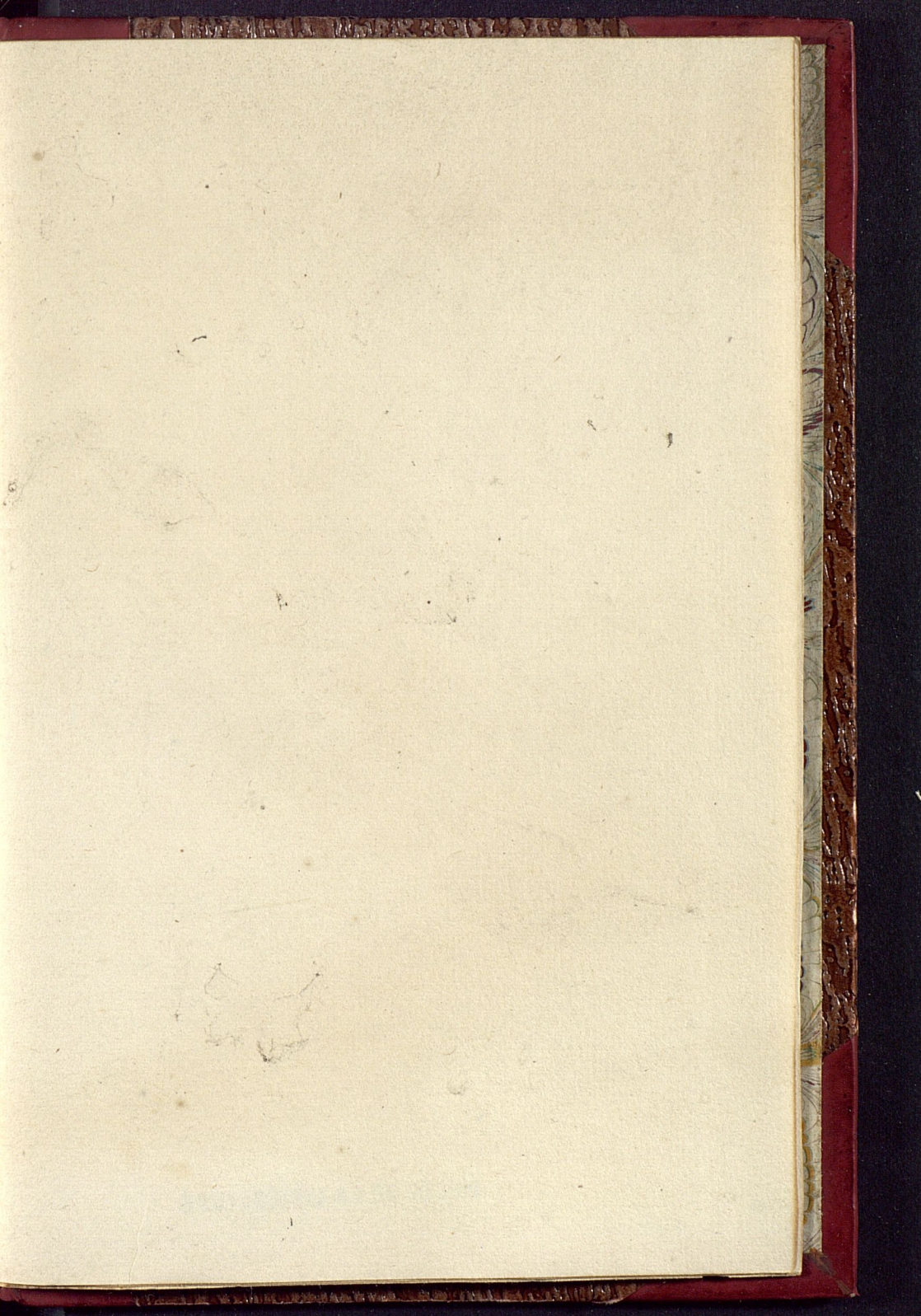
1. The Christian's Duty	1
2. The Christian's Duty	2
3. The Christian's Duty	3
4. The Christian's Duty	4
5. The Christian's Duty	5
6. The Christian's Duty	6
7. The Christian's Duty	7
8. The Christian's Duty	8
9. The Christian's Duty	9
10. The Christian's Duty	10
11. The Christian's Duty	11
12. The Christian's Duty	12
13. The Christian's Duty	13
14. The Christian's Duty	14
15. The Christian's Duty	15
16. The Christian's Duty	16
17. The Christian's Duty	17
18. The Christian's Duty	18
19. The Christian's Duty	19
20. The Christian's Duty	20
21. The Christian's Duty	21
22. The Christian's Duty	22
23. The Christian's Duty	23
24. The Christian's Duty	24
25. The Christian's Duty	25
26. The Christian's Duty	26
27. The Christian's Duty	27
28. The Christian's Duty	28
29. The Christian's Duty	29
30. The Christian's Duty	30
31. The Christian's Duty	31
32. The Christian's Duty	32
33. The Christian's Duty	33
34. The Christian's Duty	34
35. The Christian's Duty	35
36. The Christian's Duty	36
37. The Christian's Duty	37
38. The Christian's Duty	38
39. The Christian's Duty	39
40. The Christian's Duty	40
41. The Christian's Duty	41
42. The Christian's Duty	42
43. The Christian's Duty	43
44. The Christian's Duty	44
45. The Christian's Duty	45
46. The Christian's Duty	46
47. The Christian's Duty	47
48. The Christian's Duty	48
49. The Christian's Duty	49
50. The Christian's Duty	50
51. The Christian's Duty	51
52. The Christian's Duty	52
53. The Christian's Duty	53
54. The Christian's Duty	54
55. The Christian's Duty	55
56. The Christian's Duty	56
57. The Christian's Duty	57
58. The Christian's Duty	58
59. The Christian's Duty	59
60. The Christian's Duty	60
61. The Christian's Duty	61
62. The Christian's Duty	62
63. The Christian's Duty	63
64. The Christian's Duty	64
65. The Christian's Duty	65
66. The Christian's Duty	66
67. The Christian's Duty	67
68. The Christian's Duty	68
69. The Christian's Duty	69
70. The Christian's Duty	70
71. The Christian's Duty	71
72. The Christian's Duty	72
73. The Christian's Duty	73
74. The Christian's Duty	74
75. The Christian's Duty	75
76. The Christian's Duty	76
77. The Christian's Duty	77
78. The Christian's Duty	78
79. The Christian's Duty	79
80. The Christian's Duty	80
81. The Christian's Duty	81
82. The Christian's Duty	82
83. The Christian's Duty	83
84. The Christian's Duty	84
85. The Christian's Duty	85
86. The Christian's Duty	86
87. The Christian's Duty	87
88. The Christian's Duty	88
89. The Christian's Duty	89
90. The Christian's Duty	90
91. The Christian's Duty	91
92. The Christian's Duty	92
93. The Christian's Duty	93
94. The Christian's Duty	94
95. The Christian's Duty	95
96. The Christian's Duty	96
97. The Christian's Duty	97
98. The Christian's Duty	98
99. The Christian's Duty	99
100. The Christian's Duty	100











MUSÉE DE LA LITTÉRATURE

